# L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Force psychique**
**Théosophie, Kabbale**
**Gnose, Franc-Maçonnerie**
**Sciences Occultes**

22e VOLUME. — 7me ANNÉE

## SOMMAIRE DU N° 4 (Janvier 1894)




| RÉDACTION : | Administration, Abonnements : |
|---|---|
| *29, rue de Trévise, 29* PARIS | *3, rue Racine, 3* PARIS |

**Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS**

# PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

# Principaux Rédacteurs et Collaborateurs de *l'Initiation*

1°

## PARTIE INITIATIQUE

F. Ch. Barlet, S.·. I.·. ℵ — Jules Doinel, S.·. I.·. (D. G. E., — *Ep. Gnost.* — Stanislas de Guaita, S.·. I.·. ℵ — Marc Haven, S.·. I.·. ℵ — Julien Lejay, S.·. I.·. ℵ — Émile Michelet, S.·. I.·. (C. G. E.) — Lucien Mauchel, S.·. I.·. (D. S. E.) — George Montière, S.·. I.·. ℵ — Papus, S.·. I.·. ℵ — Philophotes, S.·. I.·. (C. G. E.) — Quærens, S.·. I.·. (D. G. E.) — Sédir, S.·. I.·. (C. G. E.) — Selva, S.·. I.·. (C. G. E.) — Vurgey, S.·. I.·. (D. G. E.).

2°

## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Abil-Marduk. — Aleph. — Dr Baraduc. — Le F.·. Bertrand 18e.·. — René Caillié. — A. C. Tshéla. — Camille Chaigneau. — Chimua du Lafay. — G. Delanne. — Delézinier. — Fabre des Essarts. — Dr Fugairon. — Jules Giraud. — Haatan. — L. Hutchinson. — Horace Lefort. — L. Lemerle. — Marcus de Vèze. — Napoléon Ney. — Eugène Nus. — Horace Pelletier. — G. Poirel. Raymond. — A. de R. — Dr Sourbeck. — L. Stevenard. — Thomassin. — Pierre Torcy. — G. Vitoux. — Henri Welsch. — Oswald Wirth. — Yalta.

3°

## PARTIE LITTÉRAIRE

Maurice Beaubourg. — E. Goudeau. — Manoël de Grandford. — Jules Lermina. — L. Hennique. — Catulle Mendès. — George Montière. — Léon Riotor. — Saint-Fargeau. — Robert Scheffer. — Emile Sigogne. — Ch. de Sivry.

4°

## POÉSIE

Ch. Dubourg. — Rodolphe Darzens. — Yvan Dietschine. — Maurice Largeris. — Paul Marrot. — J. de Tallenay. — Robert de la Villehervé.

*L'Initiation* du 15 Janvier 1894

# GROUPE INDÉPENDANT

# D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

*Secrétariat :*
M. Paul SÉDIR
4, Avenue de l'Opéra, 4
PARIS

*Quartier Général :*
29, Rue de Trévise, 29
PARIS

*But.* — Le Groupe a pour but principal d'étudier théoriquement et expérimentalement les forces encore non définies de la Nature et de l'Homme — en dehors de oute secte et de toute personnalité.

*Membres.* — Les membres ne payent ni cotisation ni droit d'entrée. — Tout abonné de l'*Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre sur demande affranchie adressée au *Secrétariat.*

*Organisation.* — Le Groupe comprend 22 commissions d'études au Quartier Général à Paris.

Il compte actuellement 80 branches et correspondants au dehors.

Des conférences et des cours ont lieu régulièrement au Quartier Général.

*Renseignements.* — Pour tous renseignements sur le Groupe ou les sociétés adhérents dans les différents pays, écrire *en joignant un timbre pour la réponse* à M. Paul Sédir, 4, Avenue de l'Opéra, Paris.

L'INITIATION

*A ses Lecteurs et Abonnés*

# AVANT-PROPOS

## LA SEPTIÈME ANNÉE DE L'*INITIATION*

Avec ce numéro l'*Initiation* entre dans sa septième année d'existence. Le nombre de nos lecteurs chaque jour croissant est un garant de notre succès.

Nous avons cette année donné une grande place à la reproduction des « classiques » de l'occultisme, des ouvrages introuvables des maîtres comme le *Monde hyéroglyphique* de Jean Dee ou *la Magie d'Arbatel*. Nos lecteurs ont pu remarquer que chacune de ces œuvres est accompagnée de commentaires qui en font comprendre l'importance et que nos rédacteurs évitent ces traductions mot à mot qui ne sont que de véritables trahisons. Nous continuerons à poursuivre

la même voie en insistant surtout sur les études sociologiques d'après les donnés de l'ésotérisme et nous remercions tous nos rédacteurs du dévouement avec lequel ils ont collaboré et collaborent encore à la diffusion des idées qui nous sont chères.

LA DIRECTION.

L'augmentation de nos abonnés nous a mis dans la nécessité de supprimer dès maintenant cent cinquante services. A l'avenir, nous prévenons nos amis que l'*Initiation* ne pourra faire un service gratuit de plus d'une année, sauf pour ses rédacteurs.







# PARTIE INITIATIQUE

## Une définition générale de l'Amour

Il existe un *Dictionnaire des Sciences philosophiques* dû, en grande partie, à l'initiative d'Ad. Franck, et fort bien fait d'ailleurs. — Or, l'article *Amour* de ce dictionnaire est caractérisé par l'absence d'une définition vraiment générale de ce terme, et nos lecteurs apprendront, avec étonnement sans doute, que « nous ne connaissons sur l'amour, considéré « d'un point de vue philosophique, que ces deux écrits : « le *Banquet*, de Platon, et l'ouvrage de Léon l'Hé « breu, intitulé : *Dialogues d'Amour* (texte italien, « Rome, 1535 et Venise, 1541) ».

Eh quoi ! deux ouvrages seulement sur l'amour en dix-neuf siècles et demi ! On ne taxera pas messieurs les philosophes de prodigalité. Que serait devenu ce sujet sans les poètes, les romanciers et les auteurs dramatiques ? On frémit, n'est-il pas vrai ? à cette sombre pensée.

Essayons donc d'établir une définition générale de

l'Amour, assez étendue pour embrasser les manifestations de l'amour dans le monde physique autant que dans le monde moral et assez précise pour contenter... les philosophes.

Voilà certes une tâche ardue ; mais l'espoir d'un succès, aussi faible soit-il, soutiendra nos efforts et nous conduira peut-être plus ou moins près du but.

Déterminons d'abord le caractère de l'amour, nous chercherons ensuite les objets de son action ; puis son moyen et, en dernier lieu, sa fin. — Voilà certes une voie chère à dame Philosophie ; il ne nous reste plus qu'à la parcourir de notre mieux.

Avant tout, quel est le caractère bien spécial de l'amour ? Quelle est sa manifestation assez générale pour être partout identique ?

C'est une tendance au rapprochement, à l'union, une impulsion spéciale caractérisée d'une façon si suggestive par Jacob Boehm sous le nom d'*astringence*, et qui nous apparaît bien plus clairement sous le terme d'*attraction*. L'amour est une attraction ; c'est même l'ATTRACTION dans son sens le plus étendu, qu'il s'agisse de l'affinité des corps chimiques ou des impulsions animiques de l'être humain, c'est partout et toujours le même phénomène : l'attraction, manifestation essentielle de l'amour.

Mais, comment allons-nous caractériser les objets sur lesquels s'exerce cette attraction ?

Sans nous arrêter aux mille détails caractéristiques de l'attraction dans chacun des plans de la nature, nous allons chercher le terme le plus général que nous

pourrons trouver, puisqu'il s'agit d'établir une définition *générale*.

Or, la première idée qui vient à l'esprit, c'est que l'amour est l'attraction des contraires. Cependant, un peu de réflexion suffit à montrer que c'est là une exagération et peut-être une erreur. — La science a presque sûrement démontré aujourd'hui que les forces physiques ne sont que des modalités de LA FORCE et que chacune de ces forces se manifestait sous deux aspects en apparence contraires, mais en définitive dérivés d'une même origine. Ainsi l'électricité positive et l'électricité négative ne sont que des manifestations différentes d'une même force : il en est de même pour le chaud et le froid, la lumière et l'ombre, etc., etc. ; tout cela se résume, en dernière analyse, dans des états particuliers du mouvement — suivant la belle théorie de Louis Lucas. — Mais pour ne pas nous perdre dans les abstractions scientifiques, demandons-nous si l'homme et la femme, qui représentent respectivement le pôle positif et le pôle négatif de l'humanité, sont bien des contraires ? Les pôles contraires s'attirent, me direz-vous ; d'accord, en première analyse ; mais, en réfléchissant un peu, nous voyons vite que ce terme de contraire traduit mal la pensée qu'il s'agit d'exprimer. La femme *complète* l'homme ; l'homme complète la femme ; mais on ne peut pas dire que (philosophiquement du moins) la femme soit l'ennemie de l'homme et l'homme l'ennemi de la femme. Toutes nos lectrices s'élèveraient contre une pareille interprétation.

Compléter et non s'opposer, *complémentaire* et non

contraire ; tel est le terme que nous devons adopter. Platon va nous donner, de plus, de curieuses remarques à ce sujet (1). Primitivement, nous dit le grand philosophe (que nous citons de mémoire), l'être humain était composé d'individus en forme de boules ayant chacun quatre bras et quatre jambes et possédant chacun les deux sexes. Cet être s'étant révolté contre Dieu, fut vaincu dans sa lutte et, en témoignage de cette chute, Dieu sépara l'être humain en deux moitiés ; ainsi furent créés les hommes et les femmes, n'ayant plus chacun que deux jambes et deux bras et constituant ainsi des moitiés de l'être originel. Chacune de ces moitiés cherche à se compléter pour reconstituer l'unité perdue : de là l'amour.

Cette chute, analysée par Platon, atteignit, si nous en croyons les mystiques de l'école de Jacob Boehm et les Martinistes, non seulement l'homme, mais la Nature entière : de là, la création de toutes ces moitiés, qui, sous les noms de Soleils et de Planètes, de règnes et de forces, puis de corps chimiques ou d'êtres animés, cherchent dans tous les plans, et dans tous les mondes, à se complémentariser.

Nous pourrions poursuivre longtemps encore cette analyse ; mais nous pensons avoir justifié le choix de notre terme et nous résumerons l'état présent de nos recherches en disant: *L'Amour est l'attraction des Complémentaires*. Nous tenons le caractère et les objets d'action ; voyons le moyen.

---

(1) Voyez *le Banquet*.

Comment s'exerce cette attraction des complémentaires ?

Une des tendances les plus générales de l'esprit humain est de mépriser presque toujours la recherche des moyens, des intermédiaires, quand il a saisi la cause et les effets.

C'est ainsi qu'on s'est beaucoup moqué des Kabbalistes et des alchimistes, enseignant qu'il existe un intermédiaire chargé d'assurer les rapports de l'âme et des corps ; intermédiaire appelé par eux le *Médiateur plastique.*

On a prétendu et l'on prétend encore, dans les ouvrages classiques de philosophie, que cet intermédiaire a été inventé uniquement pour éluder une explication difficile.

Or, ne voyons-nous pas tous les jours le chimiste amené à mélanger intimement l'huile et l'eau, images analogiques de l'âme et du corps au moyen de (*c'est-à-dire par l'intermédiaire de*) la potasse, pour constituer le savon. On ne rirait pas d'un chimiste affirmant que la potasse est le médiateur plastique de l'huile et de l'eau ; tandis qu'on se gausse de l'affirmation des alchimistes.

Mais qu'est devenu l'amour dans tout cela, me demanderez-vous ?

Nous y sommes plus que jamais, car nous touchons au but. Entre l'amour, principe de toute attraction, et les corps, principe de toute passivité à l'impulsion attractive, il existe un intermédiaire que nous nommerons universel, car il s'applique à la nature tout entière.

Cet intermédiaire joue le même rôle que l'électricité, lors de la transmission d'une dépêche. Il unit les complémentaires et répète strictement dans l'un d'eux les modifications imprimées par l'autre. A l'attraction correspondra donc un moyen d'action universel. Comment choisir un meilleur terme que celui qui désigne les phénomènes de l'aimant : le magnétisme ?

La parcelle de fer a de l'*amour* ou de l'affinité pour l'aimant. Dans cette tendance attractive, essentielle, réside seulement l'amour. Mais c'est grâce à l'influence exercée par cet aimant sur le champ des forces ambiantes, grâce à ce que l'on a appelé le fluide magnétique (qui, comme la chaleur, la lumière ou l'électricité n'est qu'une modalité du mouvement) que cet amour peut *se réaliser*, passer de puissance en acte.

Nous appelerons donc *magnétisme universel* (1) le moyen de réalisation de l'amour dans tous les plans et nous dirons, résumant tout ce qui précède :

L'amour est l'attraction des complémentaires au moyen du magnétisme universel.

Inutile de rappeler que, de même que le mot attraction change de nom suivant les plans d'action (cohésion, affinité, instinct, etc.), de même le mot magnétisme affectera une foule d'expressions particulières au plan d'action. Retenons seulement que, dans l'animalité et dans l'espèce humaine, c'est la force nerveuse qui représentera l'adaptation à ce plan du magnétisme universel.

---

(1) Les kabbalistes et les alchimistes ont donné à ce principe le nom bien poétique de Lumière astrale

Nous n'avons plus qu'une conséquence à déterminer pour achever l'analyse de l'amour, telle que nous l'avons précisée au début de cette étude. Nous connaissons le caractère, l'objet et le moyen d'action de l'amour ; il nous reste à chercher son but, sa fin.

A cette question : quel est le but de l'amour? la réponse est immédiatement fournie par le bon sens : *une création.*

C'est ici que la difficulté commence. L'amour a pour but une création ; mais ce serait une grosse erreur, à notre avis, que de penser que la création poursuivie est toujours matérielle, physique.

La fin de l'amour peut consister dans la création d'un sentiment assez durable, parfois, pour persister jusqu'à la mort. L'amour peut aussi se complaire dans la création d'une idée, dans la réalisation d'un idéal. C'est maintenant que nous pouvons saisir toute la grandeur de l'analyse de Platon.

Il y a différents amours, ou mieux, il y a différents plans dans les manifestations de l'amour, non seulement pour la matière organique, mais aussi pour les organismes animaux et pour l'homme.

L'amour commence, dans l'humanité, à l'amour de l'âme pour le corps dans lequel le retient la force nerveuse ; il se continue par l'amour de l'enfant pour sa mère, de l'homme pour la femme aimée ; mais peut aussi s'élever jusqu'à l'amour de l'artiste pour son idéal : la Beauté ; du savant pour son idéal, la Vérité ; ou du mystique pour son idéal : la Divinité.

De toutes ces manifestations de l'amour résultera une création ; mais combien peu souvent cette créa-

tion sera matérielle ! Dans la grande majorité des cas, elle sera intellectuelle et l'idée créée dans l'œuvre d'un Colomb, par l'amour de la vérité, sera aussi vivace et, osons le dire, aussi vivante que n'importe quel enfant résultant de l'amour d'un homme pour une femme. De même que l'amoureux est prêt à sacrifier sa vie pour l'objet aimé, Colomb n'est-il pas prêt à tout surmonter pour satisfaire sa passion intellectuelle et l'artiste n'est-il pas prêt à supporter la misère pour atteindre son idéal ?

Et si nous voulions une preuve plus palpable encore de l'existence de ces créations intellectuelles, la femme nous la fournirait immédiatement.

La femme, intuitive des grandes vérités par nature, n'est-elle pas jalouse, quand elle aime vraiment, de l'amour de l'artiste pour cet idéal, qu'elle ne connaît pas, mais en qui elle sent une rivalité d'autant plus dangereuse que le temps ne fait qu'accroître les charmes des amours intellectuelles ? Consultez sur ce point tous nos romanciers et souvenez-vous de l'*Œuvre* d'Émile Zola dans laquelle ce fait est admirablement étudié.

Nous pourrions développer longtemps encore notre définition ; mais notre intention est d'indiquer plutôt que d'explorer complètement le champ des déductions possibles ; aussi nous arrêterons-nous ici en donnant la définition générale que nous avons obtenue :

L'AMOUR EST *l'attraction des complémentaires* AU MOYEN *du magnétisme universel et* EN VUE *d'une création spirituelle ou matérielle.* PAPUS.

# NOTE

## SUR LES NOMS DES NOMBRES HÉBRAIQUES

*Au point de vue de leur composition hiéroglyphique*

---

1. אחד. — Ce mot se décompose de la façon suivante : א־חד. La racine חד indiquée par Fabre d'Olivet comprend le signe de la divisibilité physique (ד) régi par celui de la puissance (א); c'est l'individualisation d'une partie divisionnelle, toute idée désignative. Le signe ח renforce cette signification, en y ajoutant une idée d'arrêt circonscriptif.

Au sens hiéroglyphique, le mot tout entier semble être l'image de toute action normalement polarisée (ח) où tend le mouvement universel de l'existence physique (ד) et lui servant de médium pour arriver au centre intérieur, au principe abstrait adéquat. D'ailleurs, on sait que nous ne pouvons avoir l'idée de l'unité absolue et principiante; les remarques précédentes ne pourront donc s'appliquer qu'aux émanations considérées dans leurs séités relatives. Si l'on considère que le féminin אחת se forme en remplaçant le ד par un ת, signe de toute fermeture de cycle et si l'on aperçoit le sens supérieur de la racine contractée חת, on trouvera une fois de plus la preuve éclatante de la méthode admirable qui a guidé les prêtres égyptiens dans le perfectionnement de leur alphabet : le chercheur perspicace rencontrera dans l'étude de ce mot



générateur que les anciens Orientaux attachaient au nom de *Sheth*. Si l'on remarque, avec d'Olivet, que cette racine peut signifier aussi toute espèce de boisson, c'est-à-dire tout aliment de matérialité et d'aggrégation, — si l'on considère en outre, que la tradition générale fait sortir, pour être bref, Vénus des eaux, on pourra acquérir des lumières toutes neuves sur l'appétit sexuel, l'un des plus puissants mobiles des sphères de l'Homme intérieur.

Mais revenons aux principes cosmogoniques. L'étude du *Sefer*, en nous faisant mieux connaître la genèse du principe Shethien, nous éclairera sans doute aussi sur l'essence du binaire féminin.

« Et Adam connut son épouse intellectuelle; et elle enfanta un fils; et elle lui assigna ce nom ; Sheth, parce que, Lui les Dieux, a fondé pour moi une autre semence de l'abattement d'Habel, lorsque Kaïn l'accabla » (ch. IV, v. 25).

La semence de Seth provient donc de l'accablement (תחת) d'Habel. Reportons-nous à ce dernier mouvement : « Et ensuite, il déclara sa pensée, Kaïn, à Habel, son frère : et c'était lorsqu'ils existaient ensemble dans la nature productrice : or, il s'insurgea (יקם) contre Habel, son frère et l'immola (ch. IV, v. 8). »

Dans la Nature, la Force expansive et la Force astringente agissaient donc simultanément ; le point important c'est le mode d'action de Kaïn contre Habel. Le verbe *insurger* repose sur la racine קם ou mieux ק־י־ם; remarquons tout d'abord la répétition du signe compressif dans ces hiéroglyphes : Kaïn et Kam. Ce

*une* les mêmes idées que Moïse nous a laissées entrevoir dans son *Septur*, ch. 11, v. 23.

2. שן, שני, שנים. — Nous avons vu tout à l'heure que l'unité ne se pouvait concevoir d'une facon absolue : le nombre 2, nous dit la théosophie, ne pourra pas l'être davantage. Étant une différenciation de l'unité qui prend conscience d'elle-même, de l'unité évoluée, nous n'apercevrons dans le binaire que « l'action passive et repliée sur soi » (נ) du mouvement ou de la durée relatifs (ש). On peut voir dans cette racine le signe de toute Force déployant son action dans le Temps et dans l'Espace mesurables (ש) tandis que par une opération particulière, sa portion active s'est isolée de ce mouvement qu'elle regarde accomplir par sa partie passive (ן), sa faculté volitive.

Si l'on considère שני, ce sera le mouvement, l'action même de toute espèce de « mutation, de transition de passage d'un état à un autre. »

Si l'on considère שנים, on aura l'idée générale des mutations collectives.

Le nombre *deux* féminin fait שת, שתי, שתים. Sa racine est digne de toute l'attention des chercheurs et Fabre d'Olivet en a indiqué les principaux sens que je me contenterai de résumer d'après lui (1). Formée du signe de la Croix réalisatrice et de celui du Désir, il indique la disposition du fondement des choses, la réalisation, ce vers quoi tend le binaire. On sait d'autre part, les significations opposées de destructeur et de

(1) Cf. *Sepher*, p. 146.



dernier signifie le développement de l'existence matérielle mécanique, la substance, la matière.

Voici donc comment je crois qu'on peut interpréter toute cette révolution cosmique. Les phénomènes naturels avaient été concentrés et transformés dans leur ensemble de par le principe centripète selon une loi contraire à celle de IEVE. C'est pourquoi cette émanation fut réfléchie par IEVE, et porta dans le sein de celui qui l'avait émise une fermentation violente, une ardeur obsure qui fut le principe de la Substance (1). Résultat tout à fait opposé à celui de l'action d'Habel, qui avait extrait les quintessences des choses. Dès lors, nous pouvons présumer que la Force caïnique immola (הרג) l'Expansion en la *désorganisant*, le résultat de cette agression est décrit au v. 25 du même chapitre par le mot תחת (*accablement*), dont nous retrouvons la racine חת un peu plus haut, comme constituante de l'unité féminine. Ainsi donc, en Cosmogonie, nous voyons la Base des choses constituée par la réaction qui suit le dernier effort de l'Expansion ; en Arithmétique qualitative, la Dyade symbolisée par le signe de l'Unité, dans lequel l'א principiant est remplacé par le ת réalisateur, pour aboutir à une consommation septénaire (שת). Je crois qu'à la réflexion, ces données élémentaires s'assure-

(1) Je n'oserais affirmer la réalité de ce que j'avance ici ; mais la comparaison suivante fera peut-être mieux concevoir le phénomène que je décris obscurément. Un des sens physiques de la racine *Kaïn* est un *roi*. Or, qu'est-ce qu'un roi ? C'est le centralisateur de la vie économique artistique et intellectuelle d'une collectivité : émanation que, en effet, il élabore et transforme pour la faire servir à l'issue de l'Athanor vivant qu'il devrait être, aux desseins providentiels

# NOTE

## SUR LES NOMS DES NOMBRES HÉBRAIQUES

*Au point de vue de leur composition hiéroglyphique*

---

1. אחד. — Ce mot se décompose de la façon suivante : א־חד. La racine חד indiquée par Fabre d'Olivet comprend le signe de la divisibilité physique (ד) régi par celui de la puissance (א); c'est l'individualisation d'une partie divisionnelle, toute idée désignative. Le signe ח renforce cette signification, en y ajoutant une idée d'arrêt circonscriptif.

Au sens hiéroglyphique, le mot tout entier semble être l'image de toute action normalement polarisée (ח) où tend le mouvement universel de l'existence physique (ד) et lui servant de médium pour arriver au centre intérieur, au principe abstrait adéquat. D'ailleurs, on sait que nous ne pouvons avoir l'idée de l'unité absolue et principiante; les remarques précédentes ne pourront donc s'appliquer qu'aux émanations considérées dans leurs séités relatives. Si l'on considère que le féminin אחת se forme en remplaçant le ד par un ת, signe de toute fermeture de cycle et si l'on aperçoit le sens supérieur de la racine contractée חת, on trouvera une fois de plus la preuve éclatante de la méthode admirable qui a guidé les prêtres égyptiens dans le perfectionnement de leur alphabet : le chercheur perspicace rencontrera dans l'étude de ce mot

*une* les mêmes idées que Moïse nous a laissées entrevoir dans son *Septur,* ch. II, v. 23.

2. שן, שני, שנים. — Nous avons vu tout à l'heure que l'unité ne se pouvait concevoir d'une facon absolue : le nombre 2, nous dit la théosophie, ne pourra pas l'être davantage. Étant une différenciation de l'unité qui prend conscience d'elle-même, de l'unité évoluée, nous n'apercevrons dans le binaire que « l'action passive et repliée sur soi » (נ) du mouvement ou de la durée relatifs (ש). On peut voir dans cette racine le signe de toute Force déployant son action dans le Temps et dans l'Espace mesurables (ש) tandis que par une opération particulière, sa portion active s'est isolée de ce mouvement qu'elle regarde accomplir par sa partie passive (ן), sa faculté volitive.

Si l'on considère שני, ce sera le mouvement, l'action même de toute espèce de « mutation, de transition de passage d'un état à un autre. »

Si l'on considère שנים, on aura l'idée générale des mutations collectives.

Le nombre *deux* féminin fait שת, שתי, שתים. Sa racine est digne de toute l'attention des chercheurs et Fabre d'Olivet en a indiqué les principaux sens que je me contenterai de résumer d'après lui (1). Formée du signe de la Croix réalisatrice et de celui du Désir, il indique la disposition du fondement des choses, la réalisation, ce vers quoi tend le binaire. On sait d'autre part, les significations opposées de destructeur et de

(1) Cf. *Sepher,* p. 146.

générateur que les anciens Orientaux attachaient au nom de *Sheth*. Si l'on remarque, avec d'Olivet, que cette racine peut signifier aussi toute espèce de boisson, c'est-à-dire tout aliment de matérialité et d'aggrégation, — si l'on considère en outre, que la tradition générale fait sortir, pour être bref, Vénus des eaux, on pourra acquérir des lumières toutes neuves sur l'appétit sexuel, l'un des plus puissants mobiles des sphères de l'Homme intérieur.

Mais revenons aux principes cosmogoniques. L'étude du *Sefer*, en nous faisant mieux connaître la genèse du principe Shethien, nous éclairera sans doute aussi sur l'essence du binaire féminin.

« Et Adam connut son épouse intellectuelle ; et elle enfanta un fils ; et elle lui assigna ce nom ; Sheth, parce que, Lui les Dieux, a fondé pour moi une autre semence de l'abattement d'Habel, lorsque Kaîn l'accabla » (ch. IV, v. 25).

La semence de Seth provient donc de l'accablement (תחת) d'Habel. Reportons-nous à ce dernier mouvement : « Et ensuite, il déclara sa pensée, Kaîn, à Habel, son frère : et c'était lorsqu'ils existaient ensemble dans la nature productrice : or, il s'insurgea (יקם) contre Habel, son frère et l'immola (ch. IV, v. 8). »

Dans la Nature, la Force expansive et la Force astringente agissaient donc simultanément ; le point important c'est le mode d'action de Kaîn contre Habel. Le verbe *insurger* repose sur la racine קם ou mieux קי־ם ; remarquons tout d'abord la répétition du signe compressif dans ces hiéroglyphes : Kaîn et Kam. Ce

dernier signifie le développement de l'existence matérielle mécanique, la substance, la matière.

Voici donc comment je crois qu'on peut interpréter toute cette révolution cosmique. Les phénomènes naturels avaient été concentrés et transformés dans leur ensemble de par le principe centripète selon une loi contraire à celle de IEVE. C'est pourquoi cette émanation fut réfléchie par IEVE, et porta dans le sein de celui qui l'avait émise une fermentation violente, une ardeur obsure qui fut le principe de la Substance (1). Résultat tout à fait opposé à celui de l'action d'Habel, qui avait extrait les quintessences des choses. Dès lors, nous pouvons présumer que la Force caïnique immola (חרג) l'Expansion en la *désorganisant*, le résultat de cette agression est décrit au v. 25 du même chapitre par le mot תחת (*accablement*), dont nous retrouvons la racine חת un peu plus haut, comme constituante de l'unité féminine. Ainsi donc, en Cosmogonie, nous voyons la Base des choses constituée par la réaction qui suit le dernier effort de l'Expansion ; en Arithmétique qualitative, la Dyade symbolisée par le signe de l'Unité, dans lequel l'א principiant est remplacé par le ת réalisateur, pour aboutir à une consommation septénaire (שת). Je crois qu'à la réflexion, ces données élémentaires s'assure-

(1) Je n'oserais affirmer la réalité de ce que j'avance ici ; mais la comparaison suivante fera peut-être mieux concevoir le phénomène que je décris obscurément. Un des sens physiques de la racine *Kaïn* est un *roi*. Or, qu'est-ce qu'un roi ? C'est le centralisateur de la vie économique artistique et intellectuelle d'une collectivité : émanation que, en effet, il élabore et transforme pour la faire servir à l'issue de l'Athanor vivant qu'il devrait être, aux desseins providentiels.

ront elles-mêmes dans l'esprit et que de plus amples commentaires seraient au moins inutiles.

3. שׁלוֹשׁ. — La première racine de ce mot, של, signifie, dans le style hiéroglyphique, « la ligne tracée d'un objet à un autre », toute chose normale et ordonnée ; la seconde racine contractée, לוֹשׁ, comprend d'abord le signe même (לוֹ) de la tendance des objets les uns vers les autres ; (c'est la rac. של comme image intelligible) ; puis le radical לשׁ, symbole de tout pétrissement.

Le mot entier décrit donc la formation de cette sorte d'unité que produit l'attrait des choses les unes pour les autres, tendance que nous avons vue, à l'article précédent, présider à la conception, à la Dyade.

4. אַרְבַּע. — La racine de ce mot est רב, désignant « toutes les idées de multiplication, d'augmentation, d'accroissement, de grandeur » ; elle grandit, en jouant le rôle d'un principe (א) sur la matérialité, « image du vide et du néant (ע). En somme ce mot est un commentaire du Tetragrammaton sacré (1).

5. חמשׁ. — La première partie de ce mot, חם, désigne, « dans un sens étendu, l'enveloppement général et la chaleur qui en résulte, considérée comme un effet du mouvement contractile ». « C'est l'ardeur qui accompagne les rayons du soleil ; c'est la couleur foncée, la noirceur qui résulte de leur action. » Ce nom de *Ham* est opposé à *Shem* et correspond à *Kâm*.

---

(1) Voir la *Magie d'Arbatel*, trad. par M. Haven.

« De la réunion au signe de l'Activité extérieure à celui du mouvement relatif, ou par contraction à la racine élémentaire אש, naît une racine dont l'objet est d'exprimer tout ce qui se meut d'un mouvement contractile, se retire en soi, se touche, se met en masse » (1).

On pourra faire à ce sujet des rapprochements instructifs entre le Quinaire hébraïque et le Pentagramme soit pantaculaire, soit microcosmique, signe du Désir ; de même qu'avec la Pentasomie des Chinois, des Indous et de quelques Grecs.

6. שש. — Ce sont comprend la racine שו dont la signification métrique, équilibrante et proportionnelle, est circonscrite par le signe harmonique ש. « Le nombre six comprend donc tout ce qui est dans des relations harmonieuses : le blanc, l'albâtre, le lys, le lin, la vieillesse, tout ce qui jouit du calme et du bonheur (2) ». Il correspond au ו, au soleil : (שמש), au glaive de Michaël, à l'harmonie des choses, au Beau (תיפרת). « On trouve au féminin ששת, et le chaldaïque dit שת : ce qui rapproche le nombre *six* du nombre *deux*; entre lesquels, au reste, il existe de grandes analogies, puisque *six* est à *trois* ce que *deux* est à *un*, et que nous avons vu que *trois* représentait une sorte d'unité (3). »

7. שבע. — Voici l'un des nombres les plus renom-

---

(1) D'Olivet, *Voc. rad.* et trad. du *Sepher*.
(2) D'Olivet, *Voc. rad.*
(3) D'Olivet, *Sepher*.

més et les plus entourés de prestiges, par l'histoire des religions et des peuples ; c'est aussi l'un de ceux dont la signification a subi les plus grands changements.

Voyons les conditions dans lesquelles il apparaît pour la première fois.

Le chapitre ב du *Sepher Berœschit* décrit ainsi le dernier « jour » de la création :

1. — Et ainsi furent parfaits le ciel et la terre et leur nature conductrice.

2. — Et il accomplit, Lui-les-Dieux, l'acte souverain qu'il avait exercé, dans la septième manifestation phénoménique ; et il se restitua dans son ineffable séité, la septième manifestation phénoménique, après l'accomplissement de l'acte de sa souveraine puissance qu'il avait exercé (1).

L'œuvre du septième jour est donc une restitution. Lui-les-Dieux accomplit, *totalise* son acte créateur : le verbe כלה (*accomplir*) dérive du mot כל *Tout.*

On voit dès lors que ce verset, composé de deux phrases identiques, offre d'abord l'idée de l'accomplissement d'un acte par un principe, c'est-à-dire la différenciation, le mouvement de ce principe, tout d'abord immobile et immuable, puis la restitution (ישבה) (2), le rétablissement de ce principe dans son repos primitif.

On remarquera l'identité du verbe ישבת avec le nom de la *septième* planète, Saturne : שבתח.

---

(1) *Sepher*, p. 65.

(2) La racine de ce verbe est שוב, la même que celle du mot *sept :* c'est la peinture de la trajectoire d'un mobile (ש) que la force centrale fait revenir à son point de départ.

Récapitulons ici ce que nous avons pu apprendre; comme toujours, d'Olivet sera notre guide (1). Les Hébreux expriment la durée temporelle de trois façons. Le premier terme, עוד, « caractérise un même état continué, une durée actuelle; comme relation, nous le traduisons par *encore;* l'autre, חדש, porte l'idée d'un commencement d'existence, soit dans l'ordre des choses, soit dans l'ordre des temps;.... שנה s'applique à la transition de cette même existence, à une mutation de l'être ; c'est-à-dire que l'être qui en est l'objet ne se trouve point, à la fin de la période qu'il exprime, au même point ou dans le même état où il était à son commencement... Enfin le dernier de ces termes est שוב, qui doit s'entendre de toute révolution qui replace l'être dans son état primitif. Ces diverses périodes, étant toujours relatives à l'être auquel elles s'appliquent, peuvent s'entendre de la durée la plus bornée, comme de celle dont les limites échappent à l'entendement humain. Les nombres *un*, *deux*, *sept* y prennent leur racine. »

Ce que l'on pourrait dès maintenant déduire de tout ceci, c'est que les nombres *un*, *deux*, *sept* forment en eux-mêmes l'acte de création et sont les générateurs de la décade quabalistique.

8. שמנה. — Je ne vois pas d'autres idées à émettre que celles indiquées par Fabre d'Olivet : « Ce mot s'élève sur la double racine שום et שון. Par la première. שום (rac. comp.), on entend l'action de poser, de pla-

(1) *Sepher*, p. 155.

cer l'un sur l'autre ; par la seconde, מון, celle de spécifier, de distinguer par les formes. C'est donc l'entassement des formes qu'il faut entendre par ce nombre. Cette signification est rendue évidente par celle du verbe שמון, qui veut dire proprement *s'engraisser, grossir* (1). » Le nombre 8 est donc un équilibre, une action normale et législative.

9. תשע. — Si nous considérons le nombre précédent comme analyse d'un être ou d'une action quelconque, nous obtiendrons le novenaire en réunissant les termes de cette analyse. C'est ce que va nous indiquer la racine de ce nom de nombre (2). Formée du signe du mouvement relatif, ש, agissant sur celui du vide, de la matière, indique un mouvement d'objectivité, de matérialisation, une condensation, une consolidation, une cimentation, dont le signe des signes, ת, indique la perfection. C'est le ternaire de troisième ordre qui a principié un mouvement septenaire de deuxième ordre, consolidé par une parfaite réalisation. C'est en même temps le mètre de la période complète de l'orbe de toute force.

10. עשר. — « C'est-à-dire la *congrégation de la puissance propre de la force motrice élémentaire.* Ce sens résulte des deux racines contractées עש־שר. Par la première, עש, on doit entendre toute formation par agrégation ; par la seconde, שר, tout principe moteur » (3).

---

(1) *Sepher,* p. 153.
(2) *Voc. rad.* ת.
(3) *Sepher,* p. 154.

Nous retrouvons l'hiéroglyphe י, la manifestation de la puissance, la génération : tous sens connus des mystiques : depuis les Védas jusqu'à Böhm, et de sainte Thérèse à Jacques Vingtras. C'est ce nombre qui est la base du système de Wronski : on pourra consulter avec fruit là-dessus le *Messianisme* et ses *Prodromes ;* mais le livre par excellence qu'il faut apprendre et s'assimiler, ce sont les *Harmonies de l'Être exprimées par les nombres* de Lacuria.

Sans pousser plus loin ces rapprochements, je m'arrête ici en m'excusant de n'avoir su présenter que des vues superficielles et hâtives sur cet important sujet.

SÉDIR.

(Juin 93).





# PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

## LES HYMNES DE SYNESIUS

*Évêque gnostique de Ptolémaïs*

### INTRODUCTION

### I

Ce délicat poète, trop oublié aujourd'hui, fut une des plus intéressantes figures de la phalange gnostique. Encore que ses formules n'aient pas toujours toute la clarté métaphysique qu'on y voudrait trouver et que l'expression de sa pensée donne parfois un peu trop le flanc aux perfidies des traducteurs, il n'en demeure pas moins le digne et incontestable continuateur de la tradition valentinienne, et nous avons pensé qu'il ne serait point hors de propos d'entretenir nos lecteurs de cette haute personnalité, à une époque où la Gnose vient de surgir de sa longue nuit, plus vivante et plus glorieuse que jamais.

Essayons d'abord de raconter l'homme; nous parlerons ensuite du poète.

C'est sur cette terre illustre de Cyrène « qu'ont

habité les Carnéade et les Aristippe, » comme le dit lui-même Synésius, que ses yeux s'ouvrirent à l'existence hylique. Il est impossible de préciser la date de cette naissance. On la place généralement vers la seconde moitié du IVe siècle.

Issu d'une famille grecque, qui se vantait d'avoir dans son ascendance des archontes et des aréopagites, Synésius avait hérité de ses aïeux un goût profond pour la littérature hellénique et, pour les vieux mythes, un culte respectueux, mitigé par un judicieux rationalisme, qui savait faire jaillir le fruit de vérité de l'enveloppe exotérique.

Ses premières études ébauchées dans Cyrène sous l'égide de son père Eroptius, furent complétées dans Alexandrie par les enseignements de la Charmeuse Hypathie, qui avait le talent de donner à la géométrie un irrésistible attrait.

Cette douce muse païenne ne fit qu'accentuer davantage dans l'esprit et le cœur de Synésius les heureuses tendances qu'il possédait par voie d'atavisme. L'antique adorateur de la Forme qui dormait en lui se réveilla tout entier et la religion platonicienne n'eut pas de plus vaillant apôtre.

Synésius quitta l'école d'Alexandrie pour se rendre à celle d'Athènes, où, brillamment, il parfit son éducation intellectuelle. Quelque temps après nous le retrouvons à Cyrène, sa patrie. Il a tout pour lui, la beauté qui passe, le savoir qui demeure, l'or qui tient lieu de la première, et qui permet d'acquérir le second ; il est fêté, entouré, aimé. Il a la passion de l'agriculture et de la chasse, qui sont un réactif salu-

taire contre l'excès de la tension cérébrale et qui exaltent l'empire de l'esprit, en asservissant la chair.

Vers 397 se place un des plus glorieux épisodes de sa vie. La Cyrénaïque était alors désolée par les incursions barbares et par les tremblements de terre. Synésius s'arracha sans hésiter à ses études et à ses plaisirs. Il courut auprès d'Arcadius, qui régnait alors à Byzance, pour demander aide et protection contre le fléau. Le patriotique solliciteur fut d'ailleurs impitoyablement évincé. Le fils de Théodose avait bien d'autres soucis au cœur que le sort d'une petite province d'Afrique, qui ne lui fournissaït ni mets de choix pour sa table ni maîtresse de marque pour son lit ! Mais Synésius ne se rebuta pas : il fit deux années d'antichambre ! Admis enfin aux honneurs de l'audience, il adressa à l'empereur le plus éloquent discours, — et aussi le plus révolutionnaire, — que les échos d'une cour aient jamais entendu. Les devoirs de la royauté y étaient magistralement tracés : il y flétrissait sans pitié ni mesure le luxe insolent et les iniques lâchetés des séides impériaux. Arcadius laissa tout dire, mais il n'appert guère que le sort des Cyrénéens s'en soit amendé. Synésius rentra triomphalement dans sa patrie, rapportant de Constantinople, outre le texte de son discours à Arcadius un curieux roman philosophique, l'*Egyptien ou la Providence.* Mais de nouveau les brigands infestent le sol natal; il les chasse, le fer à la main (400).

De cette époque date son poème des *Cyrénaïques*, qui s'est malheureusement perdu.

Trois ans plus tard, il fit un nouveau séjour à

Alexandrie. C'est ce voyage qui marque le début de ses relations avec l'évêque Théophile, dont il demeura l'ami dévoué, et qui eut l'honneur de consacrer son mariage. Notons que Synésius était toujours le disciple fervent de la Gnose, c'est-à-dire, pour les partisans de la dogmolatrie nouvelle, un hérétique, un mécréant en voie de damnation. Vraiment! on ne sait qui des deux il faut le plus admirer, de ce bon évêque, qui ne rougit point de l'amitié d'un gentil, ou de ce noble poète qui accepte le droit de posséder la femme aimée de la main d'un prêtre chrétien ! A cette époque, si proche encore de la fraternelle œuvre, qui du berceau de Bethléem, irradiait sur le monde, le poison politicien n'avait point tué dans les âmes les hautes et larges pensées ; le pacte du pape et de l'empereur n'avait point encore fait son œuvre. Hélas ! tout ne tardera guère à changer !

Synésius écrivit à Alexandrie son *Dion* et son *Traité des songes*, où il s'affirme nettement platonicien. En 405, il revient en Cyrénaïque, accompagné de celle qui devait être le soutien fidèle de toute sa vie. Cyrène se trouve entourée d'une nuée de Marcomans, qui menacent de tout détruire.

Comme en 400, Synésius prend le casque et l'épée et force les barbares à lever le siège de la ville. Mais dans le combat, tous les biens matériels du poète-soldat ont péri. Il erre misérablement pendant quelque temps avec sa femme et ses enfants. En 410, les habitants de Ptolémaïs ayant à élire un évêque, fixent leur choix sur Synésius, dont ils connaissent les vertus et la fière intelligence. L'élu se récuse. Il n'a rien,

— à l'en croire, — de ce qu'il faut pour faire un pasteur d'âmes.

Lisez plutôt ce qu'il écrit à son frère et voyez comment *ce païen* comprend les devoirs pontificaux :

« Un évêque doit être un homme de Dieu, étranger, inflexible à tout plaisir, entouré de mille regards qui surveillent sa vie, occupé des choses célestes, non pour lui, mais pour les autres, puisqu'il est le docteur de la loi et doit parler comme elle ! »

Et puis, il a une autre préoccupation ; il ne veut pas rompre avec son cher Platon ; la sainte Gnose est la foi dans laquelle il a juré de vivre et de mourir.

« La Philosophie est en opposition avec certains dogmes du catholicisme, communément enseignés. Si je suis appelé au sacerdoce, je ne veux pas feindre des idées que je n'ai pas. La Vérité est fille de Dieu, devant qui je veux être irréprochable. *Sur ce point, je ne veux pas jouer la comédie.* »

Certes ! voilà de glorieux et bien rares scrupules ! Comme nous sommes loin de ce singulier concept du vicaire savoyard, qui plus tard dira sa messe avec d'autant plus d'hypocrite recueillement qu'il y croira moins !

Toute cette noble logique de la conscience ne peut modifier le sentiment des chrétiens de Ptolémaïs. Ils veulent absolument Synésius pour évêque. Celui-ci cède enfin à leurs instances. Mais cet acte ne fut de sa part qu'une condescendance de son cœur, et non point une capitulation de sa raison. Il déclara d'ailleurs que pour rien au monde, il ne consentirait à se séparer de sa chère et vaillante compagne.

Synésius reçut successivement le baptême, la prêtrise, l'initiation épiscopale, mais il garda sa femme et ses opinions.

Si le nouveau pasteur de Ptolémaïs n'adopta point dans leur intégrité les dogmes chrétiens, il pratiqua du moins les devoirs du sacerdoce avec un zèle évangélique qu'aucun prêtre orthodoxe n'a jamais surpassé. Tout à l'amour de ses frères en humanité, il pensait avec Jésus que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, et le pouvoir temporel des évêques n'eut pas de plus ardent adversaire.

« Dans les temps antiques, écrit-il à ce sujet, les mêmes hommes étaient prêtres et juges. Les Egyptiens et les Hébreux furent longtemps gouvernés par les prêtres; mais comme l'œuvre divine se faisait ainsi d'une manière toute humaine, Dieu sépara ces deux existences; l'une resta religieuse, l'autre politique. Pourquoi essayez-vous donc de réunir ce que Dieu a séparé, en mettant dans les affaires non pas l'ordre, mais le désordre? Rien ne saurait être plus funeste. Vous avez besoin d'une protection; allez au dépositaire des lois; vous avez besoin des choses de Dieu, allez au prêtre de la ville. La contemplation est le devoir du prêtre, qui ne prend pas faussement ce nom! »

La Cyrénaïque était alors en proie à une sorte de Verrès au petit pied, le proconsul Andronicus, qui faisait peser un joug de fer sur la malheureuse province. Synésius, après l'avoir inutilement rappelé à ses devoirs d'humanité, le frappa d'excommunication. Mais lorsque cette justice immanente des choses qui

tôt ou tard venge les opprimés eut jeté Andronicus au pied de la roche Tarpéienne, ce fut dans la demeure même du généreux pontife que le tyran détrôné trouva un asile contre les colères du peuple.

Les dernières années de l'épiscopat de Synésius furent douloureusement assombries par les maux de la patrie, toujours si amers aux grandes âmes, et par les deuils de famille, dont rien ne console. De nouvelles peuplades barbares vinrent porter le désordre et la ruine au sein de la Cyrénaïque et Synésius vit successivement mourir ses trois enfants. C'est alors qu'il écrit à Hypathie, qui était demeurée pour lui la chaste amie d'élection, sans rien usurper de la place plus intime qu'occupait en son cœur la mère de ses fils : « Comme un torrent longtemps contenu, le malheur est venu tout à coup fondre sur moi. Ma félicité s'est évanouie. Plaise à Dieu que je cesse ou de vivre ou de me rappeler la perte de mes enfants ! »

Mais le patriote trouve des accents plus pathétiques encore que le père : « Je placerai devant moi les vases sacrés, j'embrasserai les colonnes du sanctuaire, qui soutiennent la table sainte ; j'y resterai vivant, j'y tomberai mort. Je suis ministre de Dieu et peut-être faut-il que je lui fasse l'oblation de ma vie ! Dieu jettera quelque regard sur l'autel arrosé par le sang du pontife. »

Les prières du saint évêque furent doublement exaucées. Les barbares chassés de Ptolémaïs allèrent porter ailleurs leurs ravages et quelque temps après, Synésius, s'éteignant de langueur, retrouvait au sein lumineux du Plérôme les trois anges que la mort lui avait pris.

## II

L'œuvre poétique de Synésius se compose de dix hymnes d'inégale longueur. C'est le dialecte dorien qu'il a choisi, comme s'harmonisant le mieux par ses consonnances graves et ses formes sévères avec la majesté des choses de Dieu. Ce n'est pas toutefois qu'à de certaines heures le poète ne songe à sacrifier aux grâces ; son langage alors a toutes les exquisités berceuses d'une mélopée ionienne, sans toutefois s'amollir jamais, et comme tous les décadents de la prime cuvée, il sait trouver des allitérations, des combinaisons de syllabes, des contextures métriques, qui, délicieusement, caressent l'oreille, sans heurter la raison. Ecoutez cette musique :

Μάκαρ, ὅστις μετὰ μοίρας,
Μετὰ μόχθους, μετὰ πικρὰς
Χθονογηθεῖς μελεδῶνας,
Επιϐὰς νόον κελεύθων,
Βυθὸν εἶδεν θεολαμπῆ.

Ajoutez-y, par la pensée, la mélodie puissante et simple, qui devait se marier à ce noble rythme si largement mélodique en lui-même, et vous pourrez vous imaginer l'enchantement qui devait résulter de cette lyrique synthèse.

Voilà pour la forme. Quant au fond, un partisan de la variété dans l'art pourrait peut-être le trouver un

peu monochrome. C'est en somme toujours la même série de pensées et de vues philosophiques qui se reproduit. C'est Bythos, le Propator, l'Incréé que le poète prie et glorifie : c'est son fils immortel, Jésus, le doux Eon qu'il chante ; c'est Sophia, férue du céleste amour, c'est l'âme humaine faisant effort pour secouer le linceul de la sombre Hylé et s'ériger vers les hauteurs sacrées du Plérôme.

Ce que le poète implore, dans l'ordre matériel, c'est une calme et sereine médiocrité :

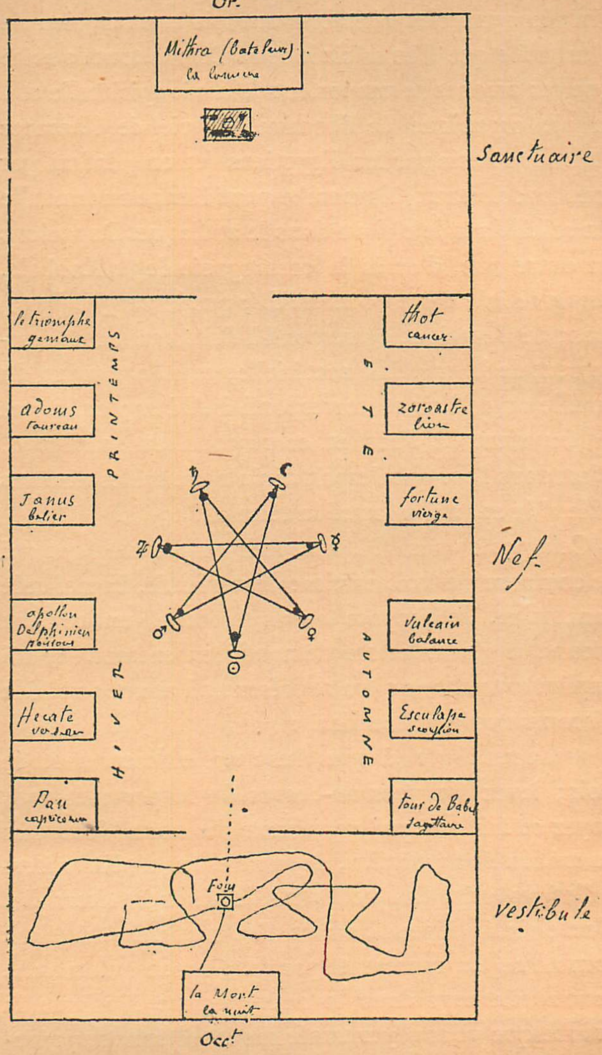
Μόνον εἰ τόσον παρείη
Ὅσον ἄρκιον καλιῆς
Ἀπὸ γειτόνων ἐρύκειν
Ἵνα μή χρεώ μέ κάμπτοι
Επὶ φροντίδας μελαίνας.

Ce qu'il demande, comme faveur spirituelle, c'est un cœur pur, c'est la lumière de la Sagesse, c'est de s'élancer un jour dans les secrets divins du Verbe.

Mais avec quelle éblouissante richesse d'expressions ces prières, ces pieux élans sont formulés ! C'est bien là cette langue exubérante, caractéristique de tout déclin cyclique, qui jette d'autant plus de feux, d'irradiations, de rayons aveuglants, de fulgurescences, de caprices de lumière, qu'elle est plus près de son couchant.

Le christianisme romain s'est emparé des hymnes de Synésius, comme il s'est emparé de l'évangile gnostique de saint Jean. Un jésuite, le P. Péteau, *Pater Patavius*, en a donné une traduction latine,

# Temple Magique



peu monochrome. C'est en somme toujours la même série de pensées et de vues philosophiques qui se reproduit. C'est Bythos, le Propator, l'Incréé que le poète prie et glorifie : c'est son fils immortel, Jésus, le doux Eon qu'il chante ; c'est Sophia, férue du céleste amour, c'est l'âme humaine faisant effort pour secouer le linceul de la sombre Hylé et s'ériger vers les hauteurs sacrées du Plérôme.

Ce que le poète implore, dans l'ordre matériel, c'est une calme et sereine médiocrité :

Μόνον εἶ τόσον παρείη
Ὅσον ἄρκιον καλιῆς
Ἀπὸ γειτόνων ἐρύκειν
Ἵνα μή χρεώ μέ κάμπτοι
Επὶ φροντίδας μελαίνας.

Ce qu'il demande, comme faveur spirituelle, c'est un cœur pur, c'est la lumière de la Sagesse, c'est de s'élancer un jour dans les secrets divins du Verbe.

Mais avec quelle éblouissante richesse d'expressions ces prières, ces pieux élans sont formulés ! C'est bien là cette langue exubérante, caractéristique de tout déclin cyclique, qui jette d'autant plus de feux, d'irradiations, de rayons aveuglants, de fulgurescences, de caprices de lumière, qu'elle est plus près de son couchant.

Le christianisme romain s'est emparé des hymnes de Synésius, comme il s'est emparé de l'évangile gnostique de saint Jean. Un jésuite, le P. Péteau, *Pater Patavius*, en a donné une traduction latine,

dans laquelle il s'efforce visiblement de dégnosticiser la pensée du pasteur de Ptolémaïs, tout en serrant d'assez près le texte grec. Cette traduction nous a du reste puissamment aidé dans l'adaptation française. Le texte original dont l'auteur accompagne son œuvre a été soigneusement collationné par nous avec celui de Boissonnade, tome XV du *Poetarum græcorum Sylloge*. Nous avons lu également la traduction de MM. Grégoire et Collombet, qui eux aussi se sont fait un devoir d'accommoder Synésius à la sauce catholique. Quant aux *hymnes de Synèse Cyrénéan, évesque de Ptolémaïde, traduits du grec en françois, par Jacques de Courtin de Cissé, gentilhomme percheron*, nous avons voulu aussi en prendre connaissance, — *ô tœdium!* — avant de livrer notre travail à l'impression.

En résumé nous avons tout mis en œuvre pour mener à bonne fin notre entreprise. Puissent les Eons la bénir et ceux de nos frères qui nous liront en recueillir quelques fruits de piété et de douce consolation!

FABRE DES ESSARTS.

---

# INTERPRETATION

## DES 22 ARCANES MAJEURS DU TAROT

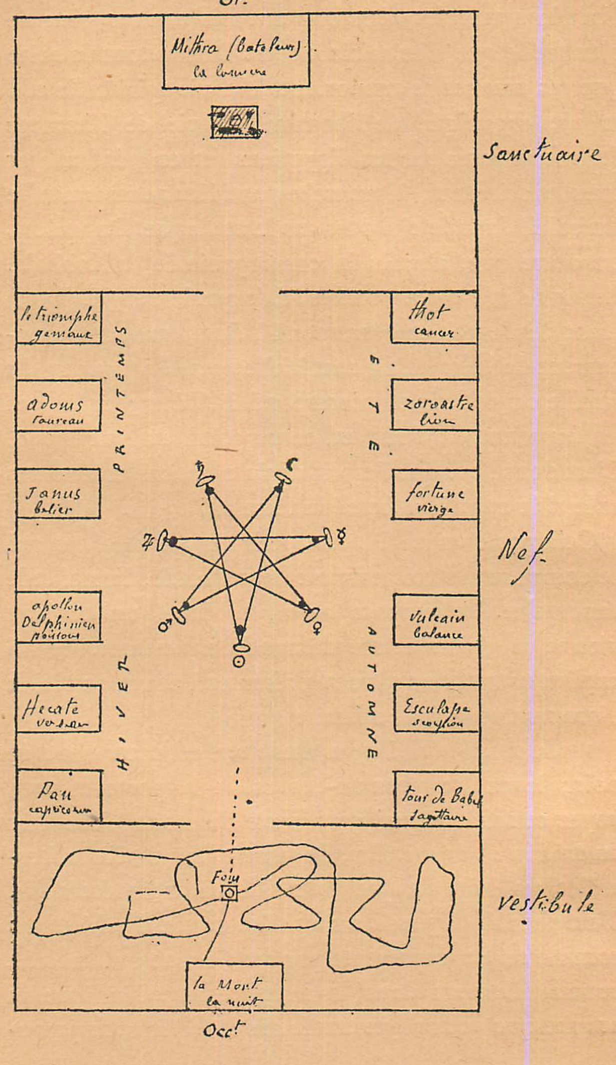
Toutes les interprétations que l'on a données des arcanes majeurs du Tarot ne pouvaient qu'être illusoires tant que l'on n'avait pas reconstitué ces sym-

boles plus ou moins défigurés par les modernes. Mais les symboles véritables une fois connus, rien de plus facile que d'en saisir le sens. Disons tout de suite que ces arcanes se rapportent à la vie spirituelle et à la vie organique de l'homme, la vie de l'homme étant comparée par les Egyptiens (et en général par tous les orientaux) à la marche quotidienne ou annuelle du soleil dans le ciel ou dans le zodiaque. Rappelons en outre que, d'après la cosmogonie de la Kabbale, *l'esprit divin* correspond à *l'été;* que le *souffle* (vent) vient de l'esprit et correspond à *l'automne,* commencement de la création matérielle; que *l'eau* vient du souffle ou de l'air et correspond à *l'hiver;* enfin que le *feu* vient de l'eau et correspond au *printemps.* C'est dans l'eau que l'esprit divin a creusé les ténèbres et le vide et qu'il a formé la terre et l'argile.

Cela posé, voici (Pl.) un petit temple magique qui se compose de trois parties : le vestibule, la nef et le sanctuaire. Je suppose qu'un profane, un curieux vienne le visiter et me demande en entrant, de lui expliquer tout ce qui va se présenter à sa vue ; voici le discours que je lui tiendrai :

1° Ce *vestibule* où vous êtes entré est tout tendu de noir ; levez les yeux au-dessus de la porte et vous voyez ce *tableau qui représente la mort.* Vous êtes au milieu *de la matière,* de la nuit, des ténèbres éternelles au sein desquelles réside la mort éternelle. Toutefois, il dépend de vous d'en sortir. Ne faites pas comme ce *fou* représenté par cette statue qui marche continuellement dans la nuit (comme l'indique la courbe que vous voyez tracée sur le sol) sans se préoc-

# Temple Magique



cuper de savoir qui il est, d'où il vient et où il va, car il est voué à la mort éternelle. Ecartons la tapisserie qui ferme cette porte et marchons vers la lumière.

2e La *nef* où vous êtes maintenant représente *la vie* en général et la vie humaine en particulier. De chaque côté, vous remarquez six pilastres qui soutiennent la voûte azurée du ciel parsemée d'étoiles. Sur chacun des pilastres, se trouve un tableau comparable à ceux du chemin de la croix dans les églises catholiques. Ces tableaux sont rectangulaires et au-dessus de leur cadre d'or portent des symboles. Les trois premiers à votre gauche sont surmontés d'une *coupe*, les trois seconds de deux *épées*. A votre droite, les trois premiers sont surmontés d'un *disque* les trois seconds de deux *sceptres*. Ils correspondent respectivement à l'hiver, au printemps, à l'automne et à l'été.

Transportons-nous maintenant à l'extrémité du côté droit devant le tableau en rapport avec le signe du cancer au solstice d'été, et marchant à droite, faisant deux fois le tour de la nef en stationnant un moment devant chaque tableau que nous examinerons ainsi deux fois.

*Thot.* — Voici Thot, personnification de la sagesse, de l'intelligence et de la science ou des trois premières Sephiroth. La sagesse suprême appelée aussi Eden céleste est, d'après la Kabbale, l'origine de l'*esprit*. Considéré dans son essence la plus pure, l'esprit a en effet sa racine dans l'intelligence.

Mais c'est une nécessité pour l'esprit inhérent à sa

nature finie, de jouer un rôle dans l'univers, de contempler le spectacle de la création pour avoir conscience de lui-même et de son origine, pour rentrer, sans se confondre absolument avec elle, dans cette source inépuisable de lumière et de vie qu'on appelle la pensée divine.

Il faut donc que l'esprit descende.

*Le saint zoroastre.* — Il personnifie les trois secondes Sephiroth, la miséricorde et la grandeur, la justice et la force, la beauté morale. Avant de venir dans ce monde (toujours d'après la Kabbale), chaque esprit est mâle et femelle réunis en un seul être. En descendant, ces deux moitiés se séparent pour aller animer des corps différents. L'esprit masculin passe par le principe de la miséricorde et de la grandeur qui est un principe d'expansion, l'esprit féminin s'imprègne du principe de la justice et de la concentration. Chaque esprit est ainsi pourvu d'*une âme*, dont la beauté est le principe. L'âme est le siège de l'esprit, du bien et du mal, du bon et du mauvais désir; elle subjugue la vie et lui impose des lois.

*La Fortune.*— Personnification des dernières séphiroth ou schechinat, du triomphe et de la gloire et du principe dynamique base de toutes choses. Elle fournit à l'âme qui descend toujours, le moyen d'union, l'élément générateur, sorte d'esprit grossier, de fluide immédiatement en rapport avec le corps et cause des instincts ou mouvements inférieurs. Cet élément est le siège de l'âme comme cell-ci est le siège de l'esprit.

Ainsi les âmes sont enfantées en ce monde par l'union du saint roi (Zoroastre) et de la Schechinat ou

de la reine qui sont à la génération de l'âme ce que l'homme et la femme sont à la génération du corps.

*Vulcain.* — Ainsi revêtue d'une sorte de manteau de lumière, l'âme se précipite comme Vulcain dans la matière ; elle passe de la région de l'esprit divin, dans la région matérielle, où la douleur commence.

*Esculape.* — Son éclat s'amoindrit en se revêtant du principe de vie, l'air ; de dorée elle devient argentée, de la région du soleil elle passe dans celle de la lune, et bientôt s'entoure de brouillard.

*La tour de Babel.* — La voilà en effet en plein dans le chaos de la matière, dans le tourbillon formé par le vent et les nuages, qui descendent dans les basfonds de l'atmosphère. Emportée par ce tourbillon, elle va pénétrer dans un corps organisé.

C'est la fin de l'*involution :* l'*évolution* va commencer.

*Pan.* — L'esprit et ses enveloppes s'engage dans un organisme mâle et se revêt de matière organique. Il fait partie de la liqueur séminale. Celle-ci se déverse dans un organisme femelle, le corps se développe et bientôt il naît.

Ce tableau est donc double : le recto représente Pan, le verso représente la femme venant d'accoucher, tenant l'enfant sur ses genoux. (Noël.)

*Hécate.* — Ce tableau est double aussi, car si d'un côté il représente Hécate que nous reverrons tout à l'heure, de l'autre il représente le *petit enfant*, élevé au fond des bois, dans la grotte, près des sources, au milieu des nymphes et des bergers ou faunes. C'est

le verseau ; c'est *la vie cachée de l'homme, son enfance.*

*Apollon Delphinien ou sauveur.* — Malgré toutes les épreuves, tous les dangers, tous les périls auxquels l'enfant est exposé, il survit. Au contraire, même tous ces maux le purifient, le rendent plus fort, il est sauvé et va pouvoir se présenter au sein de la société dans toute la force, dans tout l'éclat de la jeunesse.

C'est dans le mois des poissons que s'accomplissent tous les rites purificatoires : baptêmes, jeûnes, lupercales, etc., auxquels se lie l'idée d'un sacrifice humain offert à la divinité.

*Janus.* — Le divin portier ouvre les portes de la vie publique, de la vie en pleine lumière. L'âme est ressuscitée à la lumière, elle a pris pleine possession d'elle-même. Voilà le jeune homme lancé dans la vie. Le bourgeon va s'épanouir.

*Adonis.* — Mais la jeunesse est bientôt soumise à une rude épreuve. L'amour s'empare d'elle, et alors elle a à choisir entre les amours d'en bas et les amours d'en haut. Si elle est sage, elle choisira les amours d'en haut.

*Le triomphe.* — Ensuite a lieu, au milieu des fleurs, l'hyménée, qui doit être le plus beau jour de la vie humaine. L'homme entièrement développé va fonder une famille, il va perpétuer la vie, il devient créateur.

Nous voici revenu au point de départ, au solstice d'été.

*Toth.* — L'homme pleinement épanoui a acquis la science et la sagesse, il est à l'apogée de ses facultés psychiques et physiques, il va décliner. Le tableau est double : au verso, il représente hercule combattant,

obligé de se retourner parce qu'un *crabe* envoyé par Junon lui pince le talon. Comme Hercule, comme le soleil, l'homme est obligé de rétrograder.

*Zoroastre.* — Mais, tout en rétrogradant physiquement, il a acquis toutes les vertus qui donnent à l'homme toute sa beauté morale.

*La fortune.* — Enfin l'homme recueille tous les fruits de son travail, la récompense de toutes ses peines. Il peut maintenant quitter la vie active pour la retraite et le repos.

*Vulcain.* — Il descend donc comme Vulcain dans l'hémisphère inférieur, sentant sa chaleur et son énergie vitale diminuer : c'est la vieillesse.

*Esculape.* — Les souffrances de toute sorte, les maladies l'assaillent; il lutte tant qu'il peut, mais son organisme s'use de plus en plus, il va bientôt succomber.

*La tour de Babel.* — Une flèche le tue, il tombe comme une tour en ruine qui s'écroule, et les vents tourbillonnants emportent les débris de son organisme et les dispersent.

*Pan.* — Mais l'âme s'est dégagée du corps, elle est née à la vie spirituelle; c'est comme un accouchement, une nouvelle naissance. C'est une crise, et l'âme en est tout étourdie. Comme l'enfant qui vient de naître, elle ne se rend pas compte de son état.

*Hécate.* — Bientôt, comme entre le sommeil et la veille, elle se trouve assaillie par des figures grimaçantes, des bêtes monstrueuses qui semblent vouloir la dévorer ; elle est sous la domination d'Hécate qui cherche à l'épouvanter pour la mettre à l'épreuve. Si

elle ne triomphe pas de ces épreuves, elle est rejetée loin du cercle de l'évolution, et tombe dans la nuit éternelle, empire de la mort éternelle.

*Apollon sauveur.* — Si elle triomphe, au contraire, elle franchit le grand fleuve épouvantable et se plonge dans la mer éthérée, où elle achève de se purifier. Alors elle est à peu près sauvée.

*Janus.* — Les portes du ciel lui sont ouvertes, elle peut *passer* (Pâques), mais elle peut aussi repasser, et retomber vers Hécate.

*Adonis.* — Elle peut encore, en effet, céder aux instincts d'en bas et rentrer dans le cycle de l'évolution organique, c'est-à-dire revivre ici-bas; ou bien, attirée par les instincts d'en haut, elle quitte le monde inférieur à tout jamais.

*Le triomphe.* — Unis désormais à la beauté céleste, à une belle âme complétant la sienne, l'esprit revêtu d'une lumière éblouissante, monte toujours en triomphe et quitte le cycle de l'évolution pour entrer dans le monde divin, où nous allons le suivre.

Pour cela, franchissons cette porte qui est devant nous et pénétrons dans le sanctuaire.

3° Il est tendu de blanc; vous êtes au sein de la lumière éternelle et de la vie éternelle. En face de vous, sur le mur, est un cercle blanc d'où partent dix faisceaux de rayons lumineux. Sur ce cercle, se détache une statue représentant le divin mage Mithra (le Christ), vêtu d'une robe blanche et d'une ceinture d'or. Sa main gauche est levée vers le ciel, son bras droit dirigé vers le globe bleu foncé de la terre qui est sous ses pieds. La face antéro-inférieure de ce globe est

concave et encadrée; c'est le miroir magique. Au milieu de la coupole du sanctuaire, tout étincelante de lumière, vous voyez un serpent lumineux qui se mort la queue et qui est replié en forme de huit couché; c'est le symbole de l'infini. Devant le globe au miroir magique, voici un autel blanc et or, recouvert de marbre blanc. Sur cet autel est un ciboire, un disque d'or recouvert d'une clocle de cristal, un réchaud, une lampe magique et une épée.

Comme vous le voyez, tout le sanctuaire représente la lame א du Tarot.

Le divin mage est l'homme-Dieu, l'Adam céleste en qui tous les esprits vont se réunir et se compléter les uns par les autres. Arrivé au dernier terme de la perfection, dit le Zohar, l'esprit ne connaît plus ni réflexion ni crainte; mais sa bienheureuse existence, entièrement renfermée dans l'intuition et l'amour, perd son caractère individuel; sans intérêt, sans action, sans retour sur lui-même, il ne peut plus se séparer de l'existence divine.

..... Là tout rentre dans l'unité et dans la perfection; tout se confond dans une seule pensée, la lumière qui se cache en elle, ne peut jamais être saisie ni connue; on ne saisit que la pensée qui en émane. Enfin, dans cet état, la créature ne peut plus se distinguer du créateur; la même pensée les éclaire, la même volonté les anime; l'esprit, aussi bien que Dieu, commande à l'univers, et ce qu'il ordonne, Dieu l'exécute.

Vous êtes maintenant initié à la doctrine, écrite symboliquement sur les lames du Tarot. Néanmoins,

j'ai encore quelque chose à vous faire connaître. Rentrons dans la nef.

Voyez ce lustre suspendu au milieu de la salle. Il se compose de tringles dorées formant une étoile à sept branches, aux extrémités desquelles s'adaptent sept tableaux, mais qui, au lieu d'être rectangulaires comme les tableaux des pilastres, sont circulaires. Au-dessus de chacun des cadres dorés de ces tableaux se trouve une étoile; deux cependant font exception : l'un porte un soleil et l'autre le croissant de la lune. Derrière chaque médaillon est une petite lampe avec un globe de couleur. Des chaînes d'or relient les pointes de l'étoile à une couronne supérieure.

Les sept tableaux et les sept lampes représentent les sept planètes : au soleil ou Apollon s'oppose la lune; à la lune, Mars; à Mars, Mercure; à Mercure, Jupiter; à Jupiter, Vénus; et à Vénus Saturne.

Les sept planètes modifient, pour chacun de nous, la marche de l'involution et de l'évolution, elles spécifient ces grandes périodes de notre existence. Leur influence est tantôt bonne et tantôt mauvaise pour nous. Et, bien qu'il faille faire la part de la volonté individuelle et de la providence, l'action des planètes n'en est pas moins très sensible. Vous me dispenserez d'entrer dans des détails sur ces influences, que vous trouverez exposées dans les traités d'astrologie, comme vous m'excuserez aussi de ne pas vous avoir donné sur les autres arcanes plus de développement que je ne l'ai fait. Mais, maintenant que vous êtes initié et que je vous ai mis sur la voie, il vous sera facile de compléter mes explications.

Je ne vous parle pas non plus des autres peintures que vous avez pu remarquer dans le temple et qui constituent les *arcanes mineurs;* je vous les expliquerai une autre fois.

D^r^ FUGAIRON.

---

# PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

En janvier 1891, je me trouvais à Gand (Belgique). Lors d'une visite chez une famille amie, la conversation fut portée sur des expériences hypnotiques qu'un magnétiseur de profession présentait à ce moment dans une salle publique de la ville.

J'avais assisté moi-même à la séance donnée la veille par ce magnétiseur, et les expériences produites me paraissent assez intéressantes et sortant du répertoire ordinaire des professionnels pour que je croie utile de les mentionner ici avant de continuer mon récit.

Sur la scène se trouve le sujet (professionnel, voyageant avec son magnétiseur), une jeune fille, assise sur une chaise. Le magnétiseur la met en sommeil.

Le public dans la salle se composait en majeure partie des étudiants de l'université de Gand.

Le magnétiseur demande de former une commission pour surveiller et vérifier les expériences. La Commission, dont je fais partie, est composée exclusivement d'étudiants, excepté moi. Le magnétiseur annonce l'expérience suivante :

Sur une ardoise ordinaire, quelqu'un de la Com-

mission ou du public écrira une phrase dans une langue quelconque. L'ardoise sera ensuite posée par l'écrivain, qui seul aura connaissance de ce qu'il a écrit, sur les genoux du sujet et de façon que le côté opposé à l'écriture soit tourné en haut. Le sujet, qui aura au préalable les yeux bandés, copiera sur ce côté libre de l'ardoise l'écriture du dessous, non seulement textuellement, mais en reproduisant exactement l'écriture de l'écrivain.

Ceci dit, le magnétiseur apporte du papier gommé et prie la Commission de coller du papier sur les paupières fermées du sujet. Ceci fait, les yeux sont bandés avec un fichu noir en soie. Le sujet, comme j'ai dit, est en sommeil.

Le magnétiseur présente l'ardoise, sur laquelle un des assistants inscrit une phrase en français. Le sujet reproduit cette phrase sans hésitation et en imitant très exactement l'écriture de l'auteur. Parmi les assistants se trouvent des étudiants appartenant à différentes nations. L'ardoise est couverte d'inscriptions en allemand, anglais, espagnol, italien, polonais, etc., qui toutes, sans exception, sont reproduites, lorsque le sujet, recevant à nouveau l'ardoise, paraît hésiter un instant. Puis elle dit, d'un ton plaintif: « C'est de l'hébreu, c'est bien difficile ! » et, après avoir à plusieurs reprises essayé d'écrire, elle reproduit la phrase en hébreu.

Ce qui me paraît dans ce cas surtout remarquable, c'est que le sujet avait conscience de ce qu'il reproduisait. Ceci est un argument pour la faculté tant discutée et contestée de certains individus, plongés dans

l'état hypnotique, de comprendre et savoir parler même des langues dont ils n'ont aucune notion à l'état normal. (Je reviendrai sur ce sujet tout à l'heure.)

Après cette expérience, le magnétiseur faisait des essais d'hypnotisation sur plusieurs étudiants de bonne volonté, sans y réussir. Il se présenta alors un jeune homme de seize à dix-sept ans. Il est mis en état de sommeil très promptement; quelques expériences ordinaires de catalepsie, suggestion, réussissent très bien. Alors le magnétiseur annonce qu'il veut essayer, vu les aptitudes du sujet, une expérience de transmission de pensée. — Il faut noter ici, que le sujet était inconnu du magnétiseur; c'était un jeune homme de Gand, de bonne famille, n'ayant jamais ni vu ni contribué à des expériences hypnotiques.

Le sujet se trouvait sur la scène, debout, à l'état normal de veille. L'opérateur était descendu parmi le public pour demander à plusieurs personnes d'inscrire sur des petites feuilles de papier les actions qui devaient être exécutées par le sujet. Le magnétiseur prenait connaissance de la demande, tandis que le demandeur conservait sa feuille. L'opérateur était éloigné du sujet d'une quinzaine de mètres environ. Le nombre des différents ordres à exécuter pouvait être de vingt à vingt-cinq.

Le magnétiseur, depuis qu'il avait quitté la scène, ne s'était plus rapproché du sujet ; après avoir recueilli tous les ordres, il se retira encore, de sorte, qu'une distance de 18 à 20 mètres le séparait du sujet qui toujours se trouvait sur la scène.

Parmi les ordres à exécuter, je citerai les trois suivants :

1° Ordre donné par un étudiant de ma connaissance : « Prendre mon chapeau et se coiffer avec. »

2° Ordre donné par un autre étudiant de ma connaissance : « Prendre dans la poche de M. Bojanov son porte-monnaie et le conserver » (le magnétiseur demandait de lui faire connaître M. B.).

3° Ordre donné par moi : « Crier par trois fois et à haute voix, sur la scène : Vive la Belgique ! »

Tous les ordres furent parfaitement exécutés. Ce qui me paraît particulièrement remarquable, c'est que le jeune homme n'était pas un sujet entraîné et que la transmission, voire l'exécution des ordres, se faisait à l'état de veille.

Voici donc le sujet de conversation dans le cercle de la famille X. Parmi les personnes présentes se trouvait une jeune parente de Mme H., Mlle M. B., de Bruxelles. Cette jeune fille prenait beaucoup d'intérêt à la conversation et finalement exprimait le désir d'essayer si elle pourrait être magnétisée. Sur ma proposition de faire quelques expériences préalables pour me rendre compte du degré de sa sensibilité, elle accepta. J'essayai alors de lui cataleptiser le bras dans la position horizontale, sans la mettre en sommeil, ce qui réussit bien. Je lui fis des suggestions concernant des changements du goût : boire de l'eau pour du vin, prendre du poivre pour du chocolat en poudre, etc., toujours sans l'avoir mise en sommeil. Je l'avertis alors que j'allais l'endormir.

La jeune fille étant assise, j'opérai par la fixation

des yeux, accompagnée de passes. Au bout de quel ques minutes, ses yeux se fermèrent. Mon intention était de faire, si possible, quelques expériences pouvant me servir comme enseignement, et non pas d'amuser les assistants par des suggestions plus ou moins drôles. Je continuai donc, après l'occlusion des yeux, de faire des passes jusqu'à ce que le sujet ne répondît plus à ma question régulière : « Vous dormez bien, n'est-ce pas ? » que d'une voix presque imperceptible. J'arrêtai alors l'hypnose sur ce degré, et je bandai les yeux de Mlle B. avec un mouchoir, de sorte qu'il lui était matériellement impossible de voir même en ouvrant les paupières.

Je pris dans un sucrier un morceau de sucre, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas éveiller son attention. Je le tenais dans ma main fermée, et je posai les questions suivantes :

D. — Mademoiselle, vous m'entendez bien, n'est-ce pas ?

R. — Oui, Monsieur (la voix très faible).

D. — Faites bien attention : je tiens quelque chose dans ma main droite ; vous allez me dire ce que c'est. Parlez assez haut avec votre voix ordinaire.

R. — C'est blanc. (Après quelques instants :) Un morceau de sucre.

Je dis : Très bien, Mademoiselle. Voilà maintenant ma main gauche : qu'est-ce que je tiens dans ma main gauche ? (Ma main était posée sur la table et fermée ; j'avais pris, pendant la première expérience, dans ma poche, un petit morceau d'un crayon ordinaire.)

R. — Je ne vois pas bien, il fait trop noir.

D. — Mademoiselle, nous allons faire une expérience bien plus merveilleuse que les précédentes, et vous ferez bien attention, n'est-ce pas ?

R. — Oui Monsieur.

D. — Eh bien, voici un jeu de cartes. Vous prendrez les cartes, vous les couperez bien, et puis vous les rangerez sur la table, de sorte que vous commencerez par le sept en allant jusqu'à l'as, et chaque espèce ensemble, en faisant attention que le cœur entre en première ligne, puis le pique, le carreau et en dernière ligne le trèfle. M'avez-vous bien compris ?

R. — J'ai bien compris, mais je ne sais pas si je réussirai ; je veux l'essayer.

Mlle B. prend les cartes, les coupe, et puis elle commence. La première carte qu'elle prend, c'est le roi de cœur. Elle la dépose à peu près au milieu de la table, qui était une grande table ancienne. La seconde carte, c'est l'as de pique. Elle la place en dessous et à droite du roi de cœur, de sorte que les deux cartes se touchent avec leurs coins respectifs. La troisième carte, c'est le valet de pique, elle la place dans le rang du pic, à l'endroit où le valet devait se trouver si toutes les cartes avaient été placées. La cinquième carte, c'est le sept de cœur elle la place à l'endroit du sept, au rang du cœur. La sixième carte, c'est l'as de cœur ; elle la place à l'endroit voulu. La septième carte, c'est la dame de cœur ; elle la place à coté du roi. La huitième carte, c'est le dix de pique ; Mlle B. la tient pendant quelques instants dans sa main, puis elle dit :

— Je ne vois plus : tout est embrouillé.

des yeux, accompagnée de passes. Au bout de quel ques minutes, ses yeux se fermèrent. Mon intention était de faire, si possible, quelques expériences pouvant me servir comme enseignement, et non pas d'amuser les assistants par des suggestions plus ou moins drôles. Je continuai donc, après l'occlusion des yeux, de faire des passes jusqu'à ce que le sujet ne répondît plus à ma question régulière : « Vous dormez bien, n'est-ce pas ? » que d'une voix presque imperceptible. J'arrêtai alors l'hypnose sur ce degré, et je bandai les yeux de Mlle B. avec un mouchoir, de sorte qu'il lui était matériellement impossible de voir même en ouvrant les paupières.

Je pris dans un sucrier un morceau de sucre, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas éveiller son attention. Je le tenais dans ma main fermée, et je posai les questions suivantes :

D. — Mademoiselle, vous m'entendez bien, n'est-ce pas ?

R. — Oui, Monsieur (la voix très faible).

D. — Faites bien attention : je tiens quelque chose dans ma main droite ; vous allez me dire ce que c'est. Parlez assez haut avec votre voix ordinaire.

R. — C'est blanc. (Après quelques instants :) Un morceau de sucre.

Je dis : Très bien, Mademoiselle. Voilà maintenant ma main gauche : qu'est-ce que je tiens dans ma main gauche ? (Ma main était posée sur la table et fermée ; j'avais pris, pendant la première expérience, dans ma poche, un petit morceau d'un crayon ordinaire.)

R. — Je ne vois pas bien, il fait trop noir.

D. — Regardez bien, vous verrez plus clair.

R. — Oui, c'est plus clair, c'est assez long, c'est rond, c'est gris, on dirait un crayon... oui, c'est un crayon.

J'ai remarqué maintes fois que dans des expériences analogues les couleurs jouent un rôle et que les couleurs indécises sont moins bien perçues que les couleurs tranchantes. Il me semble que, si l'exactitude de cette observation pouvait être établie d'une façon formelle, ce phénomène constituerait un appui sérieux pour les dissertations de Louis Lucas sur le mouvement et la matière, voire la cause et les effets. (*La Chimie nouvelle*, Angulaison.)

Comme je ne voulais pas prolonger les expériences, de peur de fatiguer Mlle B., je la réveillai.

Mlle B. était très enchantée de posséder des facultés si merveilleuses. Elle me donna la permission de revenir pendant les quelques jours qu'elle resterait à Gand pour faire des expériences plus importantes.

Je me suis rendu chez la famille X. le surlendemain. Je magnétisai Mlle B. comme précédemment ; je lui bandai les yeux, et je fis l'essai suivant. Je priai la maîtresse de la maison d'écrire sur une feuille de papier un mot avec un crayon, et de mettre la feuille sous enveloppe. Je pris l'enveloppe, et je la déposai sur la table, devant Mlle B. Le dialogue suivant s'engagea alors entre nous deux :

D. — Mademoiselle, ici, devant vous, vous voyez une lettre sous enveloppe, n'est-ce pas ?

R. — Oui.

D. — Dites-moi ce qui s'y trouve écrit, lisez la lettre. (Le sujet ne répondit pas.)

D. — Mademoiselle, avez-vous compris ce que je vous ai demandé ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Eh bien ?

R. — Je ne vois pas bien : c'est trop embrouillé.

D. — Regardez bien, tâchez de lire.

R. — Je ne peux pas, je vois tout blanc.

D. — Voyez-vous l'enveloppe ?

R. — Oui.

D. — Voyez-vous la feuille de papier dans l'enveloppe ?

R. — Oui.

Je priai alors M^me^ X. d'écrire le même mot avec une plume, à l'encre, sur un autre papier et en grands caractères. La feuille fut mise sous enveloppe par M^me^ X., et je la présentai de nouveau à M^lle^ B.

D. — Tenez, Mademoiselle, voici une autre lettre, plus facile à lire, essayez.

R. — (Après quelques instants, avec beaucoup de satisfaction.) Ah ! oui, je vois bien... mais, il n'y a qu'un seul mot : Mélanie !

J'ouvris l'enveloppe, et le mot écrit était réellement celui nommé.

Je réveillai M^lle^ B. et lui rendis compte de l'essai, dont elle n'avait aucun souvenir.

Après une interruption d'une demi-heure environ, je la mettais de nouveau en sommeil, pour tenter une expérience du même genre, mais plus compliquée (les yeux toujours bandés).

Je pris un jeu de cartes, je le posai sur la table devant le sujet, et je lui dis :

D. — Mademoiselle, nous allons faire une expérience bien plus merveilleuse que les précédentes, et vous ferez bien attention, n'est-ce pas ?

R. — Oui Monsieur.

D. — Eh bien, voici un jeu de cartes. Vous prendrez les cartes, vous les couperez bien, et puis vous les rangerez sur la table, de sorte que vous commencerez par le sept en allant jusqu'à l'as, et chaque espèce ensemble, en faisant attention que le cœur entre en première ligne, puis le pique, le carreau et en dernière ligne le trèfle. M'avez-vous bien compris ?

R. — J'ai bien compris, mais je ne sais pas si je réussirai ; je veux l'essayer.

M^lle B. prend les cartes, les coupe, et puis elle commence. La première carte qu'elle prend, c'est le roi de cœur. Elle la dépose à peu près au milieu de la table, qui était une grande table ancienne. La seconde carte, c'est l'as de pique. Elle la place en dessous et à droite du roi de cœur, de sorte que les deux cartes se touchent avec leurs coins respectifs. La troisième carte, c'est le valet de pique, elle la place dans le rang du pic, à l'endroit où le valet devait se trouver si toutes les cartes avaient été placées. La cinquième carte, c'est le sept de cœur elle la place à l'endroit du sept, au rang du cœur. La sixième carte, c'est l'as de cœur ; elle la place à l'endroit voulu. La septième carte, c'est la dame de cœur ; elle la place à coté du roi. La huitième carte, c'est le dix de pique ; M^lle B. la tient pendant quelques instants dans sa main, puis elle dit :

— Je ne vois plus : tout est embrouillé.

J'insiste pour qu'elle continue, mais elle répond : Je ne peux plus : je ne vois plus clair.

— Qu'est-ce que vous avez donc, que vous ne voyez plus clair ?

R. — Je ne sais pas, c'est comme un brouillard devant mes yeux .

Je n'insistai plus alors et la réveillai. Etant réveillée, Mlle B. se sentait une lourdeur dans la tête et dans tous les membres. Je dissipai cet état en lui faisant quelques passes latérales sur le sommet de la tête. Il fut convenu, ce jour-là, que je reviendrais le lendemain pour recommencer notre expérience avec les cartes.

Mme X. avait invité le médecin de la famille, le docteur Z., de Gand, à assister aux expériences. M. Z. était absolument réfractaire à tout ce qui concernait les forces ou les effets non définis et ne considérait que comme supercherie ou erreur toutes les manifestations hypnotiques, spirites ou autres, qui sortent du cadre des sciences officielles. M. Z. était d'autant plus convaincu de l'inexactitude de toutes les expériences du genre, que lui-même avait essayé d'expérimenter avec des personnes ayant servi comme sujets à des magnétiseurs professionnels et qu'il n'avait jamais pu réussir à provoquer l'hypnose. Aussi M. Z., qui arrivait quelques minutes après moi et avec qui nous causâmes de l'expérience projetée, ne cachait-il pas son scepticisme en fait de sorcellerie et demandait-il des faits et non pas des paroles. Cette discussion avait beaucoup excité Mlle B., qui y prenait part avec beaucoup de vivacité et qui défendait ses

qualités de voyante tout récemment découvertes. Pour prévenir toutes les fausses interprétations possibles de la part du docteur, je le priai de vouloir bien aller chercher lui-même chez le plus proche marchand un jeu de cartes.

Après le retour de M. Z., j'endormis M^lle^ B., comme précédemment, puis je lui bandai les yeux.

Je demande : Vous dormez bien, Mademoiselle ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Regardez-moi, me voyez-vous ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Qu'est-ce que je fais avec mes mains ?

R. — Vous les avez joint sur votre dos.

D. — Voyez-vous M. le Docteur Z. ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Vous savez qu'il prétend que vous ne sauriez pas ranger un jeu de cartes sur la table ?

R. — Il est bien drôle, M. le Docteur, on lui en fera voir bien d'autres.

D. — Eh bien, Mademoiselle, voici les cartes : faites comme hier, rangez-les dans le même ordre.

Mlle B. prend les cartes, que M. Z. lui présente, et elle commence. Je n'ai pas noté la suite des cartes. Elles étaient non seulement parfaitement rangées, mais encore chaque carte était mise, au fur et à mesure que mon sujet les prenait, à la place lui appartenant, comme dans des casiers préparés et numérotés d'avance, de sorte que, lorsque toutes les cartes furent mises, elles formaient un carré parfait, se touchant les unes les autres.

J'exprimai à la sensitive ma satisfaction, ce qui

lui faisait visiblement plaisir. M. Z. demanda alors de répéter l'expérience, sous la condition que lui-même mettra un bandage sur les yeux du sujet. Je demandai à Mlle B., toujours endormie, si elle n'était pas trop fatiguée pour faire droit au désir du docteur. Elle répondit: Ah ! maintenant, ce sera bien plus facile !

M. Z. demanda alors à la maîtresse de la maison deux serviettes et les appliqua sur les yeux du sujet. Sur mon ordre, celui-ci saisissait les cartes et répétait parfaitement l'expérience, mais bien plus promptement que la première fois. Aussitôt les cartes mises, je réveillai Mlle B., qui ne se sentait pas du tout fatiguée.

Le D. Z., très impressionné du fait, demandait si on voulait faire une autre expérience, qu'il indiquerait lui-même. Mlle B. consentit de s'y prêter.

M. Z. me pria alors de sortir avec lui dans une pièce avoisinante, et là, il me dit qu'une affaire d'ordre privé le préoccupait beaucoup en ce moment et qu'il désirait que Mlle B. devine quel était le sujet de cette préoccupation. Je répondis à M. Z. que cela sortait tout à fait du cadre de nos expériences, que les personnes aptes à cela étaient très rares et que, par conséquent, je n'avais pas plus d'idée sur le résultat, que lui-même; mais que nous l'essaierions.

J'endormis donc de nouveau Mlle B. sans l'avoir prévenue de ce dont il s'agissait. Je continuai les passes jusqu'à ce que sa voix devînt à peine intelligible, puis je commençai ainsi :

D. — Mademoiselle, je vous poserai quelques questions tout à fait particulières ; vous tâcherez de répondre

consciencieusement et à haute voix, n'est-ce pas?

R. — Oui, Monsieur (avec sa voix ordinaire).

D. — Connaissez-vous le Dr Z ?

R. — Pas trop.

D. — Ça ne fait rien ; écoutez. M. Z., qui est ici, assis devant vous, est en ce moment très préoccupé d'une affaire privée ; dites-moi, qu'est-ce qui le préoccupe tant ?

R. — (Après quelques instants, avec humeur.) Hum ! il s'agit d'une femme !

Je regarde le docteur, qui me fait un signe affirmatif. Pour ne pas commettre une indiscrétion, je demande s'il faut continuer de questionner. M. Z. n'y voit pas d'inconvénient.

D. — Où est cette dame ?

R. — Elle n'est pas ici.

D. — Où est-elle ?

R. — Dans un pays étranger.

D. — Quel pays ?

R. — La France.

D. — Quelle ville ?

R. — Paris.

Là-dessus, M. Z. m'interrompit en disant: C'est exact. Je demandai alors au docteur quelle question il fallait poser ensuite. « Demandez-lui donc, répondit-il, si cette dame a reçu ces jours-ci un cadeau de ma part, et en quoi ce cadeau consistait. »

D. — Mademoiselle, cette dame dont il s'agit, a-t-elle reçu ces jours-ci un cadeau de la part de M. Z. ?

R. — Oui.

D. — Qu'est-ce que c'était donc ?

R. — Un gros paquet.

D. — Qu'est-ce qu'il contenait, ce paquet ?

R. — Il y avait un jambon et deux lièvres !

M. Z. reconnaissait comme exactes les réponses de Mlle B; je m'arrêtai et la réveillai.

Nous nous séparâmes avec promesse de continuer le lendemain.

Étant données les aptitudes extraordinaires de Mlle B., j'avais l'intention de faire des essais sur ce qu'on est convenu d'appeler la clairvoyance ou lucidité ; c'est-à-dire la faculté d'une personne sensitive d'apercevoir des faits passés, présents ou à venir *sans qu'une suggestion ou transmission consciente ou inconsciente de la part du demandeur ou d'une personne de l'assistance soit admissible.*

La réunion suivante eut lieu le lendemain dimanche, dans l'après-midi. Je fis part aux assistants, et à Mlle B., du genre d'expérience que nous allions tenter. A cet effet, je demandai à Mlle B., avant de l'endormir, de me nommer une personne de sa connaissance n'habitant pas la ville de Gand et inconnue de toutes les personnes présentes. Mlle B. me donna le nom d'un monsieur O. Je l'endormis alors, comme d'habitude.

D. — Mademoiselle, connaissez-vous M. O. ?

R. — Oui.

D. — Où est-il en ce moment ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Cherchez-le?

R. — (Après quelques instants.) Il n'est pas chez lui.

D. — Où est-il alors ?

R. — Il est sur la route d'Arlon.

D. — Que fait-il là ?

R. — Il monte en bicyclette.

Là-dessus je réfléchis un instant quelle question poser, lorsque mon sujet fit un mouvement comme une personne qui est prise d'une frayeur subite. Je demande :

— Qu'avez-vous donc ?

A quoi elle répond au même instant et avec émotion, sans que j'eusse achevé la phrase :

— *Il tombe !*

D. — Comment ! il est tombé ?

R. — Oui, il a heurté une pierre.

D. — S'est-il fait du mal ?

R. — Non, il se relève. Ah ! si, il s'est blessé au bras gauche, il regarde son bras ; il remonte tout de même ; ce n'est pas grave.

Comme Mlle B. me paraissait très émotionnée, je m'arrêtai et la réveillai. Je l'informai de ce qu'elle venait de dire et la priai de vouloir écrire immédiatement à M. O. pour lui demander si réellement il s'était trouvé dimanche soir, vers 3 heures, sur la route en bicyclette, et s'il lui était arrivé un accident. Il est à noter, comme Mlle B., à son réveil et sur ma demande, nous le disait, que M. O. était un étudiant en médecine d'Arlon, parent avec la famille B., faisant ses études à Bruxelles et demeurant chez les parents de Mlle B., qu'en ce moment il était rentré chez lui à Arlon pour quelques jours et que jusqu'à ce jour, jamais une correspondance n'avait été échangée entre

elle et M. O. Aussi devrait-on trouver très extraordinaire à Arlon que M^lle B. écrivît à M. O. Mais, vu l'intérêt que présentait le cas, la jeune fille écrivit séance tenante à M. O., et moi-même je portai la lettre à la poste. En partant avec le train poste de Gand pour Bruxelles le soir même, la lettre ne pouvait être distribuée à Arlon, que le *lundi matin, à 8 heures.*

*Or, le lundi matin, à la première distribution des lettres, 7 heures 1/2 du matin, M^lle B. recevait à Gand une lettre venant d'Arlon, écrite par M. O., et informant la jeune fille que la veille, le dimanche dans l'après-midi, il lui était arrivé un léger accident en montant en bicyclette ; c'est pourquoi il priait M^lle B. d'excuser sa mauvaise écriture, qui était due à ce que, s'étant blessé au bras gauche, il ne pouvait maintenir avec cette main son papier, qui par conséquent glissait sous sa plume.*

Il est à remarquer ici que M^lle B. m'affirmait de nouveau que jamais M. O. ne lui avait écrit auparavant et qu'elle ne s'expliquait point comment l'idée lui était venue de l'informer de son accident à peine celui-ci arrivé. Elle reçut une nouvelle lettre le *mardi suivant*, en réponse à la sienne du dimanche, dans laquelle M. O. exprimait sa stupéfaction de ce qu'elle ait pu avoir connaissance de l'accident à l'heure même où cela était arrivé, et il demandait des explications.

Ce fait de lucidité me paraît doublé d'une action télépathique inconsciente de la part de M^lle B. pendant l'hypnose ou bien pendant qu'elle lui écrivait, et qui avait amené M. O. à lui écrire à son tour.

J'ai eu l'occasion, quelques mois plus tard, de faire

la connaissance de M. O. à Bruxelles, et il m'a confirmé que jamais il n'avait écrit à Mlle B. avant cette affaire et qu'il ne comprenait encore pas comment l'idée lui était venue de l'informer de l'accident. M. O. ne pouvait même pas s'expliquer comment il avait eu connaissance de l'adresse exacte de Mlle B. à Gand, ne se rappelant pas en avoir été informé ; mais M. O. savait la jeune fille à Gand.

Pendant son séjour à Gand, je fis avec Mlle B. d'autres expériences de lucidité, entre autres la suivante : Après l'avoir endormie, comme d'habitude, je la priai de voir sa mère et de me renseigner très exactement sur ce que sa mère faisait. Mlle B. me dicta en substance ceci : « Ma mère se trouve dans la cuisine, elle essuie des verres ; voilà qu'elle sort, elle va dans l'atelier à papa — c'est drôle, jamais elle n'y va ! — elle parle à papa ; tiens ! elle demande la clef de ma chambre à papa ; elle sort de l'atelier, elle monte au premier, elle entre dans ma chambre, elle ouvre ma boîte à ouvrage ; elle y prend la clef de la chambre du second ; elle monte, elle entre dans la chambre, elle ouvre l'armoire, elle y prend son manteau de fourrure, elle le regarde, elle dit : C'est dommage ! elle dépose le manteau sur le lit.

Ici j'interrompis Mlle B. et la réveillai.

Mlle B. écrivait dans la soirée même à sa mère en lui demandant si elle avait fait ce jour-là ce que je viens d'écrire, et surtout si elle avait visité son manteau de fourrure, si elle avait trouvé dans celui-ci des mites et si elle se souvenait d'avoir exprimé son regret en disant à haute voix : C'est dommage !

Mme B. mère a confirmé tout cela, excepté les paroles

qu'on lui prêtait, ne pouvant pas affirmer que réellement elle avait donné à sa pensée l'expression verbale.

Un soir, ayant été invité à dîner chez la famille X., on désirait des expériences hypnotiques, auxquelles M^lle B. voulut bien se prêter. L'idée m'était venue de tenter un essai d'un autre genre. M^me X. avait à son service une bonne flamande sachant relativement bien le français. Cette bonne était une fille de campagne, âgée de dix-huit ans, petite, grosse et grasse, tempérament lymphatique, esprit très lourd. Je lui demandai si elle voulait se laisser endormir. Sur son consentement, je la mis en sommeil très promptement, puis aussitôt j'endormis M^lle B. ; ensuite je fis à M^lle B. la suggestion suivante: Lorsque vous serez réveillée, vous ne serez plus M^lle B,. mais vous serez un jeune homme anglais (M^lle B. ne savait pas l'anglais), appartenant à une très bonne famille, et vous allez assister au bal de la cour de Bruxelles. Vous y ferez la connaissance d'une demoiselle avec laquelle vous allez danser, et pendant le repos vous vous promènerez avec elle dans le salle, et vous tiendrez une conversation très animée. N'oubliez pas que vous êtes anglais et que vous parlez très mal le français. — A la bonne j'ai fait cette suggestion : « Lorsque vous serez réveillée, vous ne serez plus la bonne de M^me X., mais vous serez une demoiselle appartenant à la noblesse du pays, et vous allez assister au bal de la Cour de Bruxelles. Vous y ferez la connaissance d'un jeune anglais très bien, qui vous invitera à danser et avec qui vous vous promènerez entre temps. — Je remis entre les mains

de Mlle B. une assiette en guise de chapeau claque, puis je la réveillai ainsi que la bonne.

Je passe le récit de la scène du bal, qui était jouée par les deux actrices improvisées avec une maëstria vraiment extraordinaire (une dame touchant le piano marquait l'orchestre), et je ne veux retenir qu'un point essentiellement important : C'est que Mlle B., dans ses causeries avec la bonne anoblie, parlait le francais aussi mal et d'une façon aussi drôle qu'un Anglais qui ne l'aurait appris qu'au collège ; par contre elle assaisonnait sa conversation à chaque instant avec les expressions et les phrases les plus caractéristiques en parfait anglais, surtout en faisant à demi-voix les réflexions les plus drôles au sujet de sa compagne. Je répète que Mlle B. ne connaît pas du tout l'anglais.

Mlle B. m'avait accordé une séance pour le lendemain à l'effet de tenter une expérience d'un genre spécial : la prédiction de l'avenir.

Après l'avoir plongée dans un sommeil profond, je lui posai, entre autres, quelques questions me concernant personnellement. Je dois mentionner ici que j'étais à la veille de me marier, et de m'établir. Mlle B. me disait que je ne m'établirais pas encore ; que le mariage n'aurait pas lieu, et cela pour telle et telle cause ; que j'avais un ami avec qui je voulais faire une affaire (de m'établir) ; qu'il ne fallait rien faire avec cet homme, qu'il me porterait malheur, etc., etc. Ces prédictions se sont pleinement confirmées peu de temps après.

GUSTAVE BOJANOV.

# Astrologie Kabbalistique

La tradition nous enseigne l'existence de génies veillant sur l'homme pendant son passage sur cette terre, mais cette conception se formule difficilement en l'esprit de quelques-uns ; aussi les voit-on errer entre une irréalité complète et une existence anthropomorphique. Avant de fournir le moyen de les connaître, qu'on nous permette de présenter quelques explications tirées des vieux maîtres occultes.

Le Dogme formulé si magnifiquement par Eliphas Lévi, du Verbe créateur de l'homme, telle est la source des développements futurs et en même temps de l'existence de ces génies.

Ainsi qu'il fut enseigné en une admirable peinture de l'évolution de l'être posthume, par ses aspirations et par ses désirs l'homme s'entoure continuellement d'idées vivantes, constituant son idéal et formulant son exact état d'âme. Par là se forme cette puissance, résultat d'une existence humaine, qui devra se déployer en une autre vie et à l'exercice de laquelle présidera un génie.

Il dépend de notre âme que cette puissance nous rapproche de la vie instinctive ou nous élève au contraire dans les sphères de l'intellectualité pure, car l'idéal dirigera en une existence prochaine vers le plan convenant exactement à la réalisation des désirs dont il fut créé.

Cette toute-puissance se manifeste très lumineusement dans les anciennes mythologies, et lorsque, d'après la métempsycose, les anciens enseignaient que la forme nouvelle correspondait aux aspirations d'une existence passée, réincarnant par exemple dans le corps de bêtes féroces ceux qui s'abandonnaient à une colère aveugle, le sens de ce symbole était clair pour ceux qui savaient débarrasser du voile la vérité enclose en leurs fictions.

Nous pouvons donc apercevoir les actions réciproques de l'âme et de la puissance de l'idéal et en tirer la marche à suivre en cette vie ; cependant il est un arcane se rattachant davantage à la magie cérémonielle et dont nous allons exposer le mystère.

Notre génie est le principe immédiatement supérieur à celui dans lequel nous agissons, et, d'autre part, au dire des sages, nous pouvons par un ardent désir, à l'aide de certains rites et cérémonies, l'atteindre et fusionner avec lui. Telle est la base en effet de toutes les invocations et de toutes les pratiques en cette voie. Nous croyons avoir suffisamment parlé pour préparer la route aux développements personnels ; aussi allons-nous présenter la pratique traditionnelle pour arriver à la connaissance des hiéroglyphes sacrés, dont le nom d'un génie est formé.

Suivant Agrippa les hommes et les œuvres possèdent des génies qui veillent à leur existence. En effet on conçoit facilement qu'en toute œuvre entreprise il se trouve un instant où passant en réalisation, elle semble naître à la vie physique. Les méthodes suivantes seront donc applicables aux uns et aux autres, ce que

faisaient les anciens à qui nous les devons et Agrippa qui les cite en ses IIIe et IVe livres.

Nous croyons devoir présenter tout d'abord l'explication de quelques termes et l'exposition de quelques opérations dont l'usage purement astrologique pourrait être ignoré.

Les Arabes nomment *hylégiaques* les cinq lieux suivants :

1° Lieu du Soleil ;

2° Lieu de la Lune ;

3° Ascendant ;

4° Partie de fortune ;

5° Lieu de la conjonction ou de l'opposition des Luminaires ayant précédé immédiatement la naissance.

Les opinions varient un peu à ce sujet, mais nous avons cru devoir préférer celle-ci tant à cause de l'importance des lieux choisis que de la renommée de ceux qui la professent, parmi lesquels nous citerons Schonerus (1) et Alchabitius (2).

Enfin, par Almutel on entend la planète qui possède le plus de dignités, en l'un de ces endroits et dans le lieu qu'il occupe dans la figure et dans le jour et l'heure de la nativité.

Voici comment se comptent ces dignités :

| | | |
|---|---|---|
| Au maître | de la maison.......... | 5 dignités |
| — | de l'exaltation......... | 4 — |
| — | de la triplicite......... | 3 — |
| — | du terme ............. | 2 — |
| — | de la face............. | 1 — |

(1) Schonerus J., *De Judiciis nativitatum.*
(2) Alchabitius, *Opus ad scrutanda, etc.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| A la Planète en maison ... | | I, | 12 | dignités. |
| — | — | X, | 11 | — |
| — | — | VII, | 10 | — |
| — | — | IV, | 9 | — |
| — | — | XI, | 8 | — |
| — | — | V, | 7 | — |
| — | — | II, | 6 | — |
| — | — | IX, | 5 | — |
| — | — | VIII, | 4 | — |
| — | — | III, | 3 | — |
| — | — | XII, | 2 | — |
| — | — | VI, | 1 | — |

Enfin 7 dignités à la Planète qui gouverne le jour ou la nuit de la nativité et 6 à celle qui gouverne l'heure.

Connaissant ce qui précède, la première opération consiste à dresser la figure du ciel pour l'heure de la naissance, ou pour celle du début d'une entreprise. Après quoi on projette depuis l'ascendant, par tous les degrés et selon l'ordre des signes, les lettres hébraïques. On examine alors quelles sont celles de ces lettres tombées au-dessus des Planètes considérés comme Almuten, c'est-à-dire possédant le plus de dignités en les lieux hylégiaques, et, les coordonnant suivant l'importance des places qu'elles occupent, on en forme le nom du génie.

Cette méthode étant renversée, c'est-à-dire le point de départ de la projection étant fixé à l'occident et le mouvement ayant lieu contre l'ordre des signes, fournit le nom du mauvais démon.

Certains portent leur attention sur les quatre points

du ciel et réunissent les lettres tombées au-dessus des Planètes, qu'un examen antérieur a indiquées comme possédant le plus de dignités en ces lieux. Là aussi le nom se forme d'après un ordre indiqué par le plus ou moins de mérite des Planètes envisagées.

Cependant ces opérations s'adressent plutôt à celui qui, ayant obéi à la fatalité, cherche cependant à connaître les conséquences d'un acte aveuglement produit. Le sage connaît les influences des cieux sur notre monde sublunaire et sait en prévoir les qualités dans l'avenir, quelque éloigné soit-il. La science lui fait connaître l'instant propice où régnera l'accord le plus parfait entre l'influx des mondes supérieurs et les besoins de l'œuvre à réaliser. Aussi choisit-il son heure longtemps à l'avance et lorsqu'il permet à son idée de revêtir une forme, il est tranquille, car il n'ignore pas que les Planètes les plus favorables viennent saluer sa naissance. Pour lui il n'y a donc qu'à réunir les lettres correspondant aux Planètes qu'il a su choisir et à les grouper suivant l'importance qu'il voulut bien accorder à ces dernières.

Avant de terminer je citerai encore une méthode, basée sur les lieux hylégiaques. Ces lieux étant déterminés, on projette depuis le Bélier, par tous les degrés du Zodiaque et selon l'ordre des signes, les lettres hébraïques. On forme alors le nom du génie en recueillant les lettres qui viennent tomber aux degrés des dites places dont le plus ou moins de dignité sert à les classer.

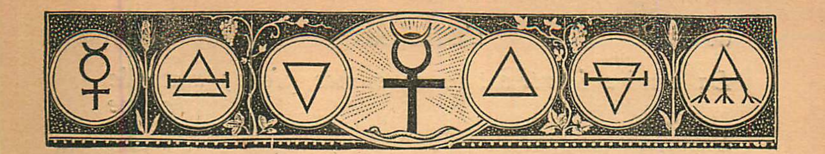
Cette opération, faite depuis la Chèvre et contre l'ordre des signes, fournit, en coordonnant les lettres

tombées au-dessus des points opposés aux lieux hylégiaques, le nom du mauvais génie.

Pour conclure, nous ferons observer que les traités laissés par les anciens sur ce sujet sont innombrables; aussi notre but ne pouvait être que d'en présenter une faible partie en l'accompagnant des enseignements astrologiques nécessaires; puisse-t-elle éveiller en quelques-uns le désir d'en apprendre davantage et les engager à profiter de ce point d'appui tout-puissant accordé par Dieu à la foi et à la volonté du juste pour lui permettre de s'élever dans les régions lumineuses où brille, dépouillée du voile des subjectivités, la lumière une de la vérité éternelle.

HAATAN.





# PARTIE LITTÉRAIRE

## Au Cimetière

*Dans l'humble cimetière où gît, parmi les fleurs,*
*Ce qui fut ton corps doux et frêle, ô mon amie,*
*Mon regard attristé n'est plus mouillé de pleurs ;*

*Ma douleur qu'a bercée une longue accalmie*
*N'évoque plus dans les ténèbres du tombeau*
*Ta chère tête brune à jamais endormie ;*

*Mais toujours devant moi brillent — double flam-*
*[beau —*
*Tes beaux yeux dont la Mort éteignit les prunelles,*
*Et qui se sont rouverts sous un soleil plus beau ;*

*Car la Mort n'atteint pas les choses immortelles ;*
*La tombe peut garder tes ossements glacés,*
*Ce qui fut Toi vraiment a maintenant des ailes.*

*C'est pourquoi tes regards ne sont point effacés,*
*Puisque dans tes regards transparaissait ton âme ;*
*Et je les vois encore ainsi qu'aux jours passés.*

*La cendre inerte est là sous mes pieds ; mais la*
*[flamme*
*Subtile, obéissant à la divine Loi,*
*A fui le corps raidi que le néant réclame.*

*Et voici qu'à présent, lorsque je pense à toi,*
*Comme aux jours d'autrefois je te revois vivante*
*Au ciel intérieur que chacun porte en soi.*

*Mais si le noir cercueil dont l'homme s'épouvante*
*N'a qu'un peu de poussière et ne te contient plus,*
*Je n'en souffre pas moins de te sentir absente ;*

*Car tandis que je songe aux printemps révolus*
*Et que de l'Infini je soulève les voiles,*
*Dans l'éther radieux d'où nous sommes exclus*

*Ton âme suit là-haut le chemin des étoiles.*

CHARLES DUBOURG.

---

# NICOLAS FLAMEL

*Légende du XIVe siècle*

---

Le lundi 17 janvier 1382, le soleil éclairait joyeusement la bonne ville de Paris. Au coin de la rue des Ecrivains et de la rue Marivault se dressait une maison élevée d'un seul étage. Au rez-de-chaussée une boutique d'écrivain attirait le regard par les manuscrits superbement enluminés, exposés aux deux fenêtres qui trouaient la muraille à hauteur d'appui ;

au premier étage, les vitraux d'une large baie, encadrée de bois apparent, étincelaient au soleil. A première vue, cette maison était celle d'un bourgeois aisé, et rien, à l'extérieur, ne revélait les pratiques démoniaques qui, au dire des commères du quartier, se passaient au dedans.

Devant la boutique, quelques pauvres hères se pressaient aux croisées encombrées de manuscrits, suivant attentivement le travail de jeunes artisans occupés, les uns à copier des ouvrages anciens, les autres à faire les dessins des enluminures, d'autres encore à colorier d'or et de vermillon les parchemins déjà zébrés de grosses lettres gothiques.

Dans la rue, au clair soleil d'hiver, de nobles seigneurs, montés sur de beaux chevaux recouverts de housses multicolores, précédés ou suivis de pages portant sur leurs poitrines les bizarres armoiries bariolées : des culs-de jatte se traînant et demandant l'aumône, des escholiers joyeux lutinant les petites bourgeoises au nez de leurs époux, au grand esclaffement des manants ; des marchands ambulants ; des hommes d'armes ; une exubérance de vie contrastant singulièrement avec le calme qui planait dans la chambre sise au-dessus de la boutique de l'écrivain.

Là, le maître de céans, Nicolas Flamel, et sa femme, dame Pernelle, surveillaient, assis près de la grande baie vitrée, un *athanor* chauffé par une petite lampe à huile. Une grande table, au milieu de la pièce, était chargée de vieux manuscrits, de fioles de formes bizarres, de creusets et de matras, les uns vides, les

autres à moitié remplis de liquides de diverses couleurs.

« Nous serons bientôt à la fin de cette expérience, disait à sa femme Nicolas Flamel. Encore deux jours et deux nuits et j'aurai peut-être enfin trouvé ! Mais la matière que j'ai choisie est-elle bien le mercure des Philosophes, dont le symbole est si merveilleusement peint en la première des figures du livre d'Abraham le Juif ? Combien de fois déjà ai-je cru arriver au but de mes recherches, alors que j'étais encore dans les ténèbres ! Et pourtant, je crois avoir déchiffré ce livre magnifique que Canche — Dieu ait son âme — avait commencé de m'expliquer lorsque, si malheureusement, il est mort avant d'avoir pu tout me dévoiler. Qu'importe, si je ne suis pas digne encore d'être illuminé ! je travaillerai et je prierai » ; et se mettant à genoux — : « Dieu tout-puissant, dit-il, éternel Père de la lumière, de qui viennent tous les biens et tous les dons parfaits, j'implore votre miséricorde infinie ; laissez-moi connaître votre éternelle sagesse ; c'est celle qui environne votre trône, qui a créé et fait, qui conduit et conserve tout. Daignez me l'envoyer du ciel, votre Sanctuaire et du Trône de votre gloire, afin qu'elle soit et qu'elle travaille en moi, car c'est elle qui est maîtresse de tous les Arts célestes et occultes, qui possède la science et l'intelligence de toutes choses. Faites qu'elle m'accompagne dans toutes mes œuvres ; que, par son esprit, j'aie la véritable Intelligence ; que je procède infailliblement dans l'art noble auquel je me suis consacré, dans la recherche de la miraculeuse pierre des sages que vous avez cachée au monde,

mais que vous avez continué au moins de découvrir à vos élus ; que ce grand œuvre que j'ai à faire ici-bas, je l'achève heureusement ; que, content, j'en jouisse à toujours ! Je vous le demande, par Jésus-Christ : la pierre céleste, angulaire, miraculeuse et fondée de toute éternité, qui commande et règne avec Vous. »

« — Mon ami, répondit dame Pernelle, tu te consumes inutilement dans cette expérience chimérique. Mainte et mainte fois déjà tu t'es cru sur le point de parfaire le grand œuvre ; jamais tu ne produiras autant d'or alchimique que ta boutique d'écrivain te rapporte d'argent en un seul jour. C'est à peine si, maintenant, tu te montres par-ci par-là, quelques minutes, au milieu de tes scribes ! Ils se doutent des essais que tu tentes en vain ; ta conduite s'ébruitera et cela nuira à ton commerce de manuscrits et d'enluminures. Pcurquoi courir après ce fantôme que tu poursuis sans l'atteindre au lieu de t'adonner à augmenter encore le nombre des seigneurs qui te confient leurs ouvrages à copier, et des évêques qui te donnent leurs missels à enluminer ? »

« Ne blasphème pas, femme, interrompit Flamel, le but que je poursuis est beau, et, si les ignorants nous traitent de sorciers, Dieu nous protège et nous seconde dans nos recherches. Regarde ; l'opération suit son cours comme il est indiqué dans le livre précieux d'Abraham le Juif. La couleur noire, — la tête de corbeau, — peinte dans la première figure de ce livre, indice de la putréfaction, s'est montrée, il y a déjà quelques semaines, dans l'œuf philosophique, et, vois,

la noirceur peu à peu disparaît ; bientôt nous verrons apparaître la blancheur parfaite. Mais va-t-elle se montrer, cette couleur que je m'attends à voir depuis si longtemps, hélas ! sans résultat ? »

Dame Pernelle ne l'écoutait plus. Soudain une violente explosion retentit. L'œuf philosophique a éclaté renversant le dôme de l'athanor, éteignant la petite flamme de la lampe. Nicolas Flamel est consterné ; sa femme le regarde d'un air narquois, mais l'alchimiste ne la voit pas ; lentement, presque craintif, il ramasse un éclat de l'œuf. A peine l'a-t-il examiné qu'il pousse un cri : des fragments de matière blanchâtre adhèrent au verre. Anxieux, Flamel réunit une certaine quantité de cette matière blanche. Il prend un creuset, y verse du mercure, et fait chauffer sur le fourneau que sa femme allume fièvreusement. Il projette la matière blanche et coule le contenu du creuset sur un marbre ; la masse de métal se refroidit rapidement et se fige : c'est de l'argent !

Dame Pernelle et Nicolas Flamel tombent à genoux et remercient Dieu !

SAINT-FARGEAU.

---

# L'ÉTOILE POLAIRE

*Quel rayon pour l'histoire, au monde quel tableau !*
*Deux peuples dont les noms ont l'éclat du tonnerre,*
*Qui se tendent la main dans cet espoir si beau*
*Du triomphe de paix faisant trembler la guerre.*

*Deux peuples confiants en la voix de leur cœur*
*Pour dominer les temps à l'angoissant problème,*
*Deux peuples recueillis contenant la rumeur*
*De l'Europe orageuse et lançant l'éclair blême.*

*De l'Europe entraînée au déluge de sang*
*Sous le joug du César enivré de sa force,*
*De l'Europe irritée et se sentant au flanc*
*La morsure d'acier de l'aiguillon féroce,*

*Mais l'aigle à l'œil perçant du colosse du Nord*
*Se joint au pavillon des trois couleurs sacrées.*
*Et l'Europe éblouie au jour des fêtes d'or*
*Inscrit cette alliance en ses grandes journées*

*A l'heure quand tu pris la barre dans tes mains*
*Du vaisseau de l'Etat brillait l'éclair terrible,*
*Dans le noir horizon, seul, debout, invincible* (1)
*Sur les flots insensés fixant tes yeux sereins,*
*Tu fis marcher ton œuvre au droit indestructible.*

*L'éclair s'évanouit, l'horizon s'éclaira,*
*Le vaisseau remonta le courant de l'abîme,*
*A travers l'océan vers l'avenir sublime,*
*En maîtrisant les flots le vaisseau géant va*
*Immuable et portant ses mâts comme une cime.*

*Les yeux des nations se sont tournés vers toi*
*Pilote de génie, œil de la Providence*
*Et l'Etoile polaire est phare d'espérance,*
*Luit Etoile polaire, Etoile de la foi*
*Sur le grand océan au port de l'alliance.*

---

(1) Nom du vaisseau sur lequel l'empereur Alexandre fait ses traversées maritimes.

*Mais si le violent Teuton foulant du pied*
*La raison, le premier prend le fouet de la guerre;*
*Si son bec de vautour veut percer la visière*
*Du colosse du Nord, frapper frère allié,*
*Le vaisseau levant l'ancre ébranlera la terre.*

OLGA DE BÉZOBRASOW.

Ialta, Crimée, octobre 1893.

---

# LE TRAVAIL !

---

*Assis à mon balcon, j'entendais dans la rue*
*Des bruits de pas, des voix, un roulement lointain;*
*Une étrange rumeur par bien des sons accrue,*
*S'élevant dans les airs et s'apaisant soudain.*
*On allait, on venait, partout était la vie,*
*Ses aspirations, ses douleurs, ses plaisirs;*
*Sa soif de l'inconnu, toujours inassouvie*
*Et son puissant effort vers d'éternels désirs.*

*Ainsi qu'en l'océan mille vagues mouvantes*
*Surgissent à la fois aux rayons du soleil,*
*S'élevant, s'abaissant, sombres, étincelantes*
*Mêlant des flots d'azur à des flots de vermeil;*
*De même sous mes yeux, passait la foule humaine*
*Où chacun d'entre nous, créature d'un jour,*
*Prend son rang, se débat et se meurt, l'âme pleine*
*De désillusions, de regrets et d'amour.*

*De nos maux, si nombreux, le travail seul console*
*En occupant l'esprit et rassurant le cœur ;*
*On apprend à lutter, étant à son école*
*Et le prix du combat rend la paix au vainqueur.*
*Le travail aide l'homme à dompter la matière*
*En le disciplinant lui-même pour le Bien :*
*C'est le devoir de tous, c'est presque une prière*
*Car de tous nos progrès, c'est l'unique soutien.*

*Que l'on fait de travaux dans le sein d'une ville*
*Du lever de l'aurore à l'approche du soir !*
*Que de projets aussi dont la trame fragile*
*Ne résistera pas aux assauts du savoir !*

*Assis à mon balcon, voyant passer la foule,*
*Je me disais : Là-bas, sur le pavé vibrant*
*Où tant d'activité se présente et s'écoule,*
*Une* Force *se meut, et le spectacle est grand !*

J. DE TALLENAY.

---

VISIONS MYSTIQUES

# Fin de Sabbat

*Les démons, les sorciers, les vampires, les goules*
*Célèbrent cette nuit le grand sabbat : Minuit !*
*Oh ! vois le cimetière envahi par leurs foules ;*
*Un vieux bouc préside à leur funèbre déduit.*

*Cette tête de mort, qu'on appelle la lune,*
*Chante dans le ciel noir les cantiques maudits.*

*Et le moine bourru, vêtu de bure brune,*
*Enivre de sang chaud des prêtres interdits.*

*Des diablotins cornus, se tirant par la queue,*
*Sous un saule-pleureur balancent un pendu.*
*Sur la mare voltige un follet, lueur bleue*
*Qui fuit et qui poursuit le danseur éperdu.*

*Parmi les croix de bois le fossoyeur titube*
*Mêlant son chant d'ivrogne à ces charivaris,*
*L'enfant de chœur se livre aux baisers du succube*
*Sur les ossements blancs et les cercueils pourris.*

*Seul un squelette esquisse une danse macabre*
*Et ses os en sifflant se heurtent, sonnent creux :*
*Il s'élance, s'arrête et pirouette et se cabre.*
*Et la chouette pleure en le ciel ténébreux.*

*L'ange déchu, pressant la vierge polluée,*
*Assouvit ses désirs d'infernales amours,*
*Et les oiseaux de nuit, tournoyante nuée,*
*Vont glaner dans le sang les restes des vautours.*

*Les tombeaux profanés, tout grouillants de vermine,*
*Laissent voir la hideur des cadavres rongés ;*
*Les jeunes ont des yeux crevés que le ver mine.*
*Ils n'ont que deux grands trous pleins d'ombre les âgés.*

*Mais déjà le jour point, dissipant les fantômes.*
*Tout tremble et se dissout. Spectres évanouis*
*N'ont laissé derrière eux qu'un nuage d'atomes*
*Dansant dans le soleil à nos yeux éblouis.*

IVAN DIETSCHINE.

# GROUPE INDÉPENDANT
## D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

---

QUARTIER GÉNÉRAL. — Les conférences mensuelles du Groupe se poursuivent avec le même succès malgré le mauvais temps.

Tous les mercredis ont lieu les réunions des officiers du Groupe et ces réunions sont des plus fructueuses pour la propagande de nos doctrines.

### GROUPE N° 4

*Séance du 9 décembre 1893.*

De même que celle du 4 novembre dernier, notre séance du 9 décembre courant, à laquelle assistaient les mêmes personnes, se divise en trois parties qui, comme on le verra tout à l'heure, ont présenté un intérêt toujours croissant.

Avant d'en faire le compte rendu, il convient de dire que le chef de notre groupe invité par l'esprit familier L... — avec lequel il est presque quotidiennement en rapport au moyen de l'écriture médianimique — à augmenter l'attirail des objets utilisés pour les manifestations, d'un second timbre à sonnerie et d'une seconde boîte à musique, s'était empressé de déférer à ce désir.

Nous en avons été largement récompensés.

En effet, la séance était à peine commencée que les deux boîtes à musique se mettent à jouer simultanément ; les deux timbres carillonnent à leur tour et leurs vibrations répétées forment une sorte de mélodie à laquelle succède bientôt le chant du petit jouet « imitation du rossignol » déjà entendu le 4 novembre.

De même qu'alors ce jouet se livre « en chantant » à une promenade aérienne au-dessus de la tête des assistants.

Enfin, de petites balles en celluloïd posées dans une

corbeille sont projetées vers quelques-uns d'entre nous ; un tambour de basque est violemment lancé à terre.

Ce fut tout pour la première partie.

*Deuxième partie*

Une grande table ronde à six pieds suffisamment éloignée pour qu'aucun de nous puisse l'atteindre semble tirée en divers sens.

Les objets qui y sont déposés sont pour ainsi dire *frôlés* par une main qui cherche à faire choix de celui à l'aide duquel se manifestera la présence de l'Invisible.

Tout à coup, deux crayons sont brisés et leurs débris lancés sur le parquet. Des fleurs qui étaient placées dans un porte-bouquet sont, dans le même moment et par un mouvement divergent, envoyées à deux dames placées du même côté de la salle des séances, mais aux deux angles opposés de ce côté. Puis, un grand bruit — la chute d'un corps pesant sur la table. — A ce bruit succèdent des crépitements aériens, signal fréquemment usité par l'esprit L...

Notre attention redouble.

Du centre même de la table ci-dessus désignée surgissent des pointes lumineuses.

Ces pointes, au nombre de deux, par instants trois, et longues de trois à quatre centimètres, présentent une lueur centrale assez vive entourée d'un nimbe ; elles se meuvent à l'entour des divers objets qui agrémentent la surface de la table ; elles s'élèvent, s'abaissent, vont, viennent ou demeurent un moment auprès des boîtes à musique pendant que celles-ci se font de nouveau entendre, soit encore auprès des timbres dont les sonneries résonnent, soit enfin à côté d'une sonnette qui est vivement agitée dans l'espace.

Les pointes fulgurantes disparaissent ; la table, mue par une vigoureuse impulsion, est en quelque sorte transportée à l'extrémité de la salle.

L'esprit familier demande que l'on fasse de la lumière.

Nous constatons alors un phénomène qui nous comble de joie. C'est un apport.

Sur la table auprès du porte-bouquet renversé est une pierre ou plutôt un galet de $0^{m}10$ de largeur sur $0^{m}15$ de

longueur (son poids constaté depuis est de 750 grammes), venu on ne sait d'où.

Ce galet, qui devait être utilisé par son possesseur comme presse-papiers ainsi que l'indiquent les taches d'encre dont est sillonnée sa surface inférieure est enjolivé sur toute l'étendue de sa surface supérieure d'une peinture représentant deux navires quittant la rade.

C'est l'arrivée de cet apport qui tout à l'heure avait produit ce bruit violent dont nous avions été si profondément émus.

Prié de faire connaître la provenance du galet, l'esprit répond (par l'écriture médianimique) qu'il a pris cet objet chez *une ennemie* du spiritisme. Il n'en veut pas dire davantage.

*Troisième partie*

Nous laissons toutes choses en l'état et nous replaçons dans l'obscurité.

Deux ou trois minutes sont à peines écoulées que nous entendons, en même temps que le frôlement déjà perçu dans la seconde partie de la séance, un bruissement semblable à celui que fait une plume dirigée par la main qui la fait écrire. Ce bruissement se produit sur la table, alors éloignée de plus de deux mètres de chacun des assistants. Il cesse bientôt et la table est violemment ramenée vers les membres du groupe.

Le crépitement aérien se fait alors entendre de divers côtés et dicte ces mots : « Boite rouge », puis : « Lumière. » Nous cessons la séance obscure.

Sur la table est une boite oblongue en carton, ayant contenu des croquettes. — Cette boite, rouge, utilisée comme support temporaire d'un tambour de basque qui y repose encore, ne révèle, extérieurement du moins, aucune particularité intéressante.

On l'ouvre, et nous y trouvons surmontée du signe mystique ci-dessus reproduit la communication suivante rédigée et tracée *en quelques instants* par *l'Invisible lui-même*, comme preuve irréfutable de sa présence parmi nous.

---

Copie de la lettre *apportée* par l'esprit qui se présente sous le nom de Lureau.

*Séance du 9 décembre 1893*

« Répondant à l'évocation que je perçus à travers l'éther des mondes et qui me venait de notre allié spirituel Adrien François, je me rendis au sein de la réunion où son désir m'appelait. Toutes les personnes présentes anxiétaient au milieu de ce que les humains vivants nomment obscurité.

« Déjà le spirite plus haut désigné et dont la force médianimique réside surtout dans la facilité que nous trouvons à nous en servir au moyen d'écriture, avait rempli diverses feuilles de présages ou de conseils, tout cela était signé du nom que je me plais à prendre pour le visiter, le conduire, l'exhorter, le conseiller et remplir près de lui la mission que Dieu et de plus bienheureux que moi veulent me confier. Car dans ces mondes, la loi que celui qui fut, est, et sera reste immuable : *Caritas, caritasque semper :*

« Si quoique non présent, j'inspire l'astralité de son corps et la spiritualité de son âme, ne vous étonnez point : une extraction de ma pensée reste en lui, car je dois le guider dans vos ténèbres pour lui montrer, quand son heure sonnera au carillon de l'immortalité les lumières, bienheureuses où, à leurs divers degrés, se meuvent les esprits de tous les mondes.

« L'endroit où je vins m'était connu, et à travers leurs revêtements corporels et passagers, je saluai du nom d'amis les esprits présents, qui se purifiaient dans la douleur terrestre.

« Un autre esprit était là, veillant. Il est connu ici sous le nom de Marie : c'est tout ce que j'en puis dire, le respect ne m'a pas permis encore de m'élever jusqu'à lui ; plusieurs auréoles nous séparent et sa personne est vénérée.

« Quelqu'un d'ici m'est cher. Sans cette personne, il me serait difficile de me manifester, car sa force m'est nécessaire et l'Eternelle Puissance la protège. Et je suis satisfait du respect dont elle est entourée. Son âme est grande

mais l'enveloppe en est frêle et moi-même m'arrête ou m'abstiens quelquefois.

« Je poursuis, mais remerciez celui qui permet que je vous communique ces choses : *Beati quos juvat Deus !*

« A la demande d'Adrien François ou de ma propre inspiration, je fis mouvoir les objets qui émaillaient la table ; j'en tirai des sons, et de temps à autre, soit par des cliquetis aériens ou des déclanchements rythmiques du guéridon, j'indiquai ma volonté.

« Ces diverses manifestations, déplacements d'objets, sons, jets de fleurs, bris de deux crayons, sont peu importantes pour nous, et je n'en fais pas autrement relation.

« Dans la deuxième partie de cette séance, j'ai posé sur la table une pierre peinte et tachée.

« Mais il m'est rarement permis de faire plus. L'esprit que j'ai déjà nommé se réserve les plus hautes missions ; je m'incline, c'est l'ange de cette demeure et c'est lui qui m'a inspiré les pensées dont je vous fait part, c'est lui qui, tout à l'heure, s'est promené sur la table en pointes fulgurantes.

« Priez pour nous et espérez : car le domaine occulte ne vous est pas fermé, peut-être verrez-vous de belles choses dont la grandeur vous effraiera.

« Nous convainquons les hésitants, corrigeons les railleurs, protégeons les croyants, mais fuyons les imbéciles.

« LUREAU ».

Le papier de cette lettre, qui sera communiquée en original aux officiers du groupe ésotérique, est d'une grande finesse : les caractères sont fermement tracés et parfaitement lisibles.

Tout commentaire serait superflu. Dans les circonstances où elle nous a été donnée et eu égard tant au caractère élevé des révélations qu'elle contient qu'aux phénomènes qui l'ont précédée, cette communication dissipe pour nous toute espèce de doute touchant l'existence d'un monde supra-terrestre. L. FRANCOIS.

*Remarque :* Aucun cas de sommeil magnétique n'a été constaté au cours de cette séance. — On ne fit pas la chaîne.

Extérieur. — La section Ram de notre branche Kumris nous a communiqué des cahiers synthétiques de graphologie, conçus selon une méthode parfaite d'exposition logique. — Dans notre prochain numéro nous parlerons du nouveau local de *Kumris*.

Parmi les branches nouvellement fondées, rappelons celle de Blois et une toute récente dont notre ami Mauchel a jeté les fondements à Beauvais. Deux postes de correspondants à Moulins (Allier) et à la Roussière (Vendée), une nouvelle société adhérente : l'Unité-Tri-Un à Alger, tels sont les accroissements de ce mois.

*
* *

Notre dévoué délégué général, M. de Thomassin, fonde au 15 de ce mois un nouvel organe ésotérique : *Lux cum Tenebris*. Souhaitons qu'il sache se mettre à l'abri des atteintes de la médiumnité intellectuelle, qu'il sait si courageusement combattre.

Notre délégué nous signale aussi comme l'œuvre le plus important occultiste, publié en Allemagne depuis longtemps, le livre de M. Kiesewetter, *Faust in der geschichte und Tradition*, *Mitbesonderer Beruciksichtigung des occulten Phænomenalismus und des mittelalterlichen dauber wesens. Anhang* : *Die Wagner sage und das Wagnerbuch* (Leipzig, Max Spohr, 1893, XXIII et 567 pp.). M. Kiesewetter est peut-être le plus grand occultiste d'Allemagne. Il a hérité de son père une bibliothèque très curieuse de livres très rares sur la magie, la kabbale, l'ordre de Rose † Croix, etc. Dans son livre sur Faust, il a colligé tout ce qu'il pouvait trouver sur le caractère historique du mage célèbre, sa vie, ses exorcismes, sa magie pratique, sur la théurgie, nécromantie et crystallomantie, sur *Fausto Hoellenzwang*, sur l'histoire de Wagner, le mage Jeronimo Icotto, les mages Johannes Teutonicus et Péladine. Ses parallèles de la dæmonologie kabbalistique avec ce *Hoellenzwang* sont du plus grand intérêt. L'explication, que M. Kiesewetter donne du problème de *Méphistophélès*, qu'il regarde comme une partie du sujet transcendantal de Faust, personnifiée dans l'hypnose, est une preuve de la profonde érudition de ce maître occultiste dans les matières

psychologiques. Nous recommandons vivement ce livre à tous nos amis du G. E.

# COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

*Dialogues entre de grands Esprits et un vivant*, par AMÉDÉE H. SIMONIN, officier d'infanterie, démissionnaire au coup d'État du 2 Décembre 1851 (*sic*).

Si nous étions des occultistes dans le sens sectaire que nos adversaires attribuent à ce terme, nous ne pourrions que nous réjouir de l'apparition du livre de M. Simonin, qui démontre que Crookes a toujours protesté avec énergie contre la qualification de spirite (spiritualist en anglais), qu'on a voulu lui attribuer; mais nous considérons l'avenir des idées spiritualistes (sans étiquette d'école) comme supérieur à toutes ces ridicules querelles de sectes et nous constatons avec peine que ce livre est appelé à faire un tort considérable à tous les travaux sérieux.

Sous prétexte d'interroger la Vierge Marie et M. Thiers, Platon et Loyola, saint Vincent de Paul et Mahomet sur la valeur de ses œuvres, M. Simonin, qui se donne avec modestie comme le seul psychologue du XIXe siècle, ne s'aperçoit pas qu'il faudrait au moins qu'il existât une différence de style ou d'expression entre tous les « chers esprits » venus de contrées si diverses qui sont le produit unique de son imagination, aidée de l'inconscient de ses médiums.

Nous reviendrons sur ce livre pour l'analyser au point de vue psychologique, mais dans le sens *médical* du mot.

P.

*
* *

OLGA DE BESOBRAZOW. — *Poussière d'Etoiles*. Avec une introduction par Engogis. 1 vol., in-18, sur papier teinté. En vente chez Chamuel, éditeur.

Un esprit dont la puissance a pu saisir les grandes évolutions du passé, sans oublier pour cela la précise

investigation des détails, — qui a pu vivre les vies des races, et qui a su réduire et réaliser en lui-même ces notions vastes et compliquées, — s'est pris d'un coup d'une religieuse émotion devant les souffrances collectives. Un battement cérébral a fait ciller son regard au spectacle des destinées terrestres, et de cet envoi tout intellectuel ont été produits les nobles vers androgynes de *Poussières d'Etoiles*.

Je ne redirai pas, après M. Engogis, avec quelle justesse se mêlent « l'admirable clarté de la langue française et la précision de sa logique, à la vague allure contemplative et à l'abondance touffue des images de la langue slave. » Je veux seulement relever le caractère vraiment philosophique et occulte de l'inspiration de ces poèmes.

« Oh ! mon âme, ouvre enfin tes ailes de lumière
Pour ce vibrant azur aux flammes d'avenir !
C'est assez d'étouffer au souffle de poussière,
D'écouter dans la nuit grincer à chaque ornière
Le char de l'Existence au chemin du Souffrir ».

Voilà bien le pur enthousiasme intellectuel des ascètes brahmaniques ; foyer lumineux à la clarté duquel vacillent et disparaissent comme de légères fumées les apparences de l'égoïsme et des passions individuelles. Ce sont ces austères sommets de la pensée, encore plus arides lorsqu'ils sont cachés par les neiges boréennes, que n'a pas craint d'aborder Mlle de Bezobrazow. Ils paraîtront sans doute bien froids aux tendres âmes de nos contrées sentimentales, qu'importe ? L'improbation ou l'approbation du public sont choses secondaires ; pourvu que la graine germe en quelques rares esprits, le semeur doit se dire amplement rémunéré de longs mois de pénibles travaux.

S.

*
* *

Ch. Thomassin. — *Jeanne d'Arcs seeliches Leben*. Recherches psychologiques et historiques (Extr. de la Revue *Nord und Süd*).

M. Thomassin donne dans cette importante Revue,

une réédition considérablement augmentée de sa dernière brochure.

J'ai déjà montré avec quelle sagacité il sait faire parler les vieilles archives, avec quel art il sait amener l'esprit de ses lecteurs, des constatations sèches de la science jusqu'aux lumineux enseignements de l'ésotérisme, en passant par les inductions de la psycho-physiologie la plus juste. Félicitons M. Thomassin de ses travaux qui resteront, j'en suis sûr, au premier rang, dans la nombreuse littérature inspirée par notre héroïne nationale.

S.

***

*Vie de saint François d'Assise*, par PAUL SABATHIER, 1 v. in-8°, chez Fischbacher, 1894.

Ce volume représente dix années de labeur et, ce qui vaut mieux encore, une existence entière vécue dans le désir du beau, dans la communauté de pensée avec un apôtre du travail et de l'amour. L'auteur a voulu, dans une impartiale étude, enlever à saint François d'Assise le clinquent dont le clergé orne si lourdement ses statues pour mieux montrer un vivant, un frère dont la vie soit un exemple au lieu d'être un idéal, dont la vertu communicative gagne à cette plus réelle simplicité. Mais, tandis qu'inflexible l'histoire s'efforce de rétablir une chapelle qui soit en pierre et même lézardée, un moine qui soit un homme et même un pauvre homme, sans cesse l'artiste est obligé de lutter contre l'apparition des temps qu'il évoqua ; et l'on sent à chaque pas combien l'auteur s'est enivré à l'air de ces siècles fleuris de mysticisme, de charité, idée jeune et que nul culte, nulle classe alors n'avait encore accaparée ni transformée en quelque formule d'usure ou d'égoïsme.

Cette étude avec ses documents, ses tableaux, sa perception des lois mystiques sous les faits en apparence les plus isolés, c'est plus qu'une restitution plus qu'une justice rendue à la mémoire d'un homme et d'une idée ; c'est une activité rejetée en l'actuel tourbillon des volontés et des désirs. *L'amour est la véritable clef de l'histoire*, nous dit l'historien et cette clef, ce n'est pas seulement celle qui dans le passé va nous ouvrir les siècles avec

leurs épopées de fer et de sang, avec leurs décadences tremblant aux invasions ou leurs espérances chantant de la terre fertile aux cieux illuminés, c'est aussi, c'est surtout la clef qui dans le présent nous fait communier avec toute souffrance, toute volonté, tout espoir, et qui donne à la parole du Christ comme à celle de François ce caractère de permanente et immédiate vérité qui n'a besoin ni de preuves — prouve-t-on l'absolue beauté ? — ni même d'adaptation. Nous avons trop de fois en ces pages reconnu la hauteur de vues et même les connaissances spéciales que donne l'étude des mystiques pour craindre un seul instant que l'auteur s'étonne de nous voir rapprocher son François d'un Buddha ou d'un Parsifal ces simples aussi de la légende — ou de l'histoire ? — qui vont pour guérir méprisant les royales fleurs. Les symboles, pour devenir des puissances, ont besoin d'être incarnés ; et les souffrances volontairement élues, les sacrifices acceptés sont les préventives sauvegardes du sang humain précieux parce qu'il est aussi le sang du Christ. Faire revivre parmi nous ces visages éloignés et fixer en notre pensée leur ardeur ou leur parole, c'est plus qu'une belle œuvre, c'est l'œuvre. Nous sommes heureux de reconnaître un tel ouvrier en M. Sabathier.

Est-il besoin d'attendre qu'un étranger — quel qu'en soit le mérite — traduise cet ouvrage et qu'il nous revienne d'ailleurs pour en apprécier la haute valeur. Nous jugeons mieux nos lecteurs et nous regrettons de n'avoir pas plus souvent d'œuvre aussi remarquable à leur signaler.

MARC HAVEN.

---

# REVUE DES REVUES

Le VOILE D'ISIS a commencé une série de chroniques d'actualité par Papus ; signalons entre autres : *Combattre ou édifier, les Jeunes d'après M. Anatole France, le Microbe social*, etc. Sédir a donné une profonde étude

sur *l'Ornement des Noces spirituelles*, de Ruysbrœck l'Admirable ; le Dr Czeslaw de Czynski se livre à d'intéressantes *Considérations sur les Phénomènes d'hypnotisme transcendantal ;* citons encore *Microbiologie*, par Spes ; une étude remarquablemeut lumineuse de Marc Haven sur le fonctionnement des *Condensateurs astraux*, étude de laquelle l'auteur tire des conclusions qui sont presque les lois des conditions de la production de certains phénomènes ; *les Sorciers de Locmaria*, où sont habilement groupés nombre de faits curieux recueillis par Delfosse ; enfin le *Nirvâna*, conférence faite au Groupe d'études ésotériques, le 8 décembre dernier, par Jules Lermina. Cet article mérite une mention toute spéciale. L'éminent publiciste pose d'abord les conditions dans lesquelles prennent naissance les différentes religions « et le matérialisme dogmatique n'est qu'une religion ». Puis après avoir constaté l'inadmissibilité par la raison des religions fondées sur la révélation et, d'autre part, l'inanité des doctrines positivistes, il dit que la réponse à cette question troublante : « Cette vie est-elle la seule que nous devions vivre ? En a-t-il été, en sera-t-il d'autres ? » la réponse se trouve dans la philosophie bouddhique et peut y être raisonnablement discutée. Mais précisément, pour pouvoir comprendre et, par suite, admettre cette réponse, il la fallait discuter. » Or la paresse conseillait à l'homme soit d'accepter les théories toutes faites des religions, soit de s'en tenir à la théorie néantiste. C'étaient là deux solutions précises, nettes, qui débarrassaient l'homme du souci des problèmes, résolus comme par miracle. »

Au contraire, « pour apprécier la science nouvelle, il est nécessaire de procéder non plus par vastes synthèses, allant de la création à la fin du monde, mais de suivre analytiquement le processus des forces, depuis leur émanation du Grand Tout jusqu'au terme de l'évolution, si terme il y a. »

C'est cette tâche qu'a assumée Jules Lermina en ce qui concerne le Nirvâna. Laissons la parole au conférencier :

NIRVANA

Il est bien entendu que, dans l'exposé qui va suivre,

nous acceptons sans les discuter les hypothèses de la Science orientale.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous admettrons donc, sans chercher à en établir la raison d'être ni la justice, l'acte premier de différenciation qui a créé la vie, puis cette involution qui est le pseudonyme de la Chute, enfin le passage de l'Individualité, de l'Ego à travers les phases de l'existence objective.

La vague de vie a roulé à travers les mondes, les gaz se sont formés, puis se sont condensés, puis les minéraux ont évolué en végétaux, se sont transformés en animaux. Enfin l'étincelle, échappée comme une semence du Foyer éternel, s'est emprisonnée dans la prison humaine dont elle cherche à s'évader.

A la mort de l'homme, l'Ego, comme le captif qui jette derrière lui ses fers brisés, sort, mais meurtri physiquement et moralement. Il a contracté pendant cette longue réclusion des maux qui semblent inguérissables et qui constituent ce qu'on appelle son mauvais Karma. Il est libre, mais en apparence seulement : car il resterait continuellement l'esclave de la souffrance, il porterait éternellement le fardeau des souvenirs, des regrets et des remords, si la nature bienfaisante ne lui accordait le répit d'un long sommeil pendant lequel il éprouve les joies de l'oubli et les illusions des rêves.

En un mot, l'âme humaine, délivrée des liens matériels, mais encore chargée des souillures de la vie terrestre, se débarrasse peu à peu de ce qui n'était pas intimement lié à elle, des tendances et des passions qui n'avaient pas été superficielles ou que d'autres tendances meilleures avaient contrebalancées. Le corps astral, moule physique, puis le Corps du désir, Kama Rupa, se dissolvent, et alors l'Ego entre en état de Dévakhan, état de prostration extatique, sommeil de l'âme, ne laissant subsister dans la conscience que l'illusion des bonheurs poursuivis et rêvés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La vie de l'homme, de la naissance à la mort, n'est qu'une journée de l'existence totale impliquée à chaque Ego, et séparée, par le repos dévakhanique, d'autres

journées dont l'ensemble constituera la vie normale et complète.

De même que, sur la terre, dans la vie telle que nous la percevons, l'homme, le soir venu, s'endort pour se réveiller le lendemain et pour continuer sa tâche, soit pour parfaire son éducation, soit pour s'élever dans la société ; de même l'homme, la mort venue, s'endort dans le Dévakhan pour ensuite s'éveiller et reprendre l'œuvre de son perfectionnement ou plutôt de sa libération définitive.

Tout homme se met au lit avec la responsabilité, latente ou ressentie, des actes bons ou mauvais qu'il a accomplis pendant le jour. A-t-il bien agi, acquis quelque progrès, surmonté quelque difficulté? au réveil il se sentira frais et dispos, armé de santé et de lucidité pour continuer sa route.

Supposez, au contraire, un homme qui s'est couché après une orgie; il s'éveillera la tête lourde, le cerveau troublé. S'il ne réagit pas contre cette dégradation, il tombera de nuit en nuit, de sommeils en réveils, à l'état de brute, sans parler des infirmités qui l'attendent et qui s'aggraveront sans cesse. Ce sommeil, cependant, il pourrait l'utiliser pour son amendement. La nuit apporte un calme relatif à ses méninges surexcitées; l'ivresse s'est dissipée; on peut dire que chaque matin il rentre dans une vie nouvelle et il ne tient qu'à lui de la faire honorable et morale. Ce qui pèse sur lui, c'est son acquit, ce que les Hindouistes appellent son karma! mais il ne tient qu'à lui de le modifier, de l'améliorer. Plus le sommeil aura été long et profond, et plus il est apte à se ressaisir.

Ainsi du sommeil dévakhanique. L'Ego s'est endormi, chargé de son Karma. Là aussi viendra le réveil. Après cette longue sédation qu'on évalue à dix ou quinze siècles, l'Ego revient à la notion des choses, chargé du Karma dont la force ne s'est pas diluée pendant ce repos. Il faut qu'il recommence la vie. Sa forme corporelle et son corps astral s'étant dissous pendant son sommeil, il reprendra une enveloppe humaine, celle pour laquelle ses dispositions karmiques lui donneront une affinité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Malgré la subtilité de ces conceptions, nous y décou-

vrons cependant une logique remarquable et cette règle morale que : meilleure sera le Karma emporté par l'homme en Dévakhan et meilleur sera son sort en réincarnation.

Mais ces réincarnations ne peuvent s'éterniser ; elles doivent amener une solution, c'est-à-dire ce que nous appellerions volontiers la mort définitive. De plus, comme nous admettons que, quelles que soient les vicissitudes des réincarnations, elles finissent toujours par l'amélioration du Karma, nous arrivons à demander quelle est la fin, quel est le suprême état d'élection. La Science orientale répond par le Nirvâna.

Reprenons la vie de l'homme et essayons de nous rendre compte de la véritable nature des progrès qu'il doit accomplir. La méthode analogique veut que nous trouvions, dans les faits certains de la vie présente, des détails qui nous mettent sur la voie.

Posons d'abord en principe que la vraie raison de la souffrance, c'est le besoin, sous quelque forme qu'il se manifeste, même sous sa forme passionnelle de désir. Le désir et le besoin entraînent l'effort qui est le substratum de toute souffrance.

La première notion que nous possédions du bonheur, c'est l'absence d'effort et par conséquent de souffrance. Notre vie n'est qu'un long effort pour supprimer la nécessité de l'effort ; c'est dire que nous ne connaissons d'autre vraie béatitude que le repos, c'est-à-dire la satisfaction du besoin sans effort.

Or il est à remarquer que, lorsque nous venons au monde, nous apportons, acquis déjà, le fonctionnement intérieur de notre organisme, non seulement sans qu'il nous soit nécessaire de le mettre en mouvement, mais encore sans qu'il nous soit possible d'agir sur lui. Le cœur bat, les poumons respirent, et, plus intimement encore, le sang circule, sans qu'il existe ni puisse exister un effort de notre part. N'y a-t-il pas là un effet de Nirvanisme à noter, c'est-à-dire l'existence sous son aspect *réflexe*, indépendante de notre volonté, quelque chose comme une primordiale libération de l'effort ?

Allons plus loin : l'enfant se traîne à terre ; on lui apprend à marcher, vous savez au prix de quelles chutes

et de horions. Puis un jour vient où il se dresse sur ses pieds, il va devant lui. Quelques mois se passent, et il marche si droit et d'un pas si sûr que cette action, qui lui paraissait si compliquée, ne nécessite plus de sa part ni attention ni effort. Il a atteint le stade réflexe de son appareil locomoteur.

Notons ensuite l'éducation, la lecture, si malaisée au début, puis devenue un travail machinal ; le calcul auquel la mémoire se plie si parfaitement qu'il s'opère instinctivement et sans méditation ; aussi l'acquisition d'une langue étrangère, alors qu'on arrive à penser en cette langue.

Ces faits d'ordre courant ne nous ouvrent-ils pas des horizons sur l'état nirvânique suprême?

Le Nirvâna, nons disent les enseignements ésotériques, n'est pas l'annihilation absolue.

Puis un autre mot énoncé éclaire singulièrement la question : Le Nirvâna, c'est l'omni-science.

Nous arrivons à en conclure que le Nirvâna n'est que le degré supérieur du Dévakhan.

Et, continuant l'analogie indiquée plus haut, nous disons que tout progrès accompli qui supprime en premier lieu le désir de l'effort, puis l'effort lui-même, puis la notion de l'effort, est un pas en avant, une ascension vers l'état dévakhanique d'abord, puis nirvânique.

Karma n'est alors que le résidu des progrès non accomplis et qu'il reste à accomplir.

Nous admettons trois stades: physique, intellectuel et spirituel.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le progrès physique définitif, c'est quand le désir de vivre physiquement est aboli, que l'effort pour la vie n'est plus, que la notion de cet effort, souvenir ou regret, a disparu ; en un mot quand la vie n'est plus qu'un état réflexe, s'accomplissant par soi-même sans que la volonté intervienne. L'homme est arrivé au plus haut degré sur le plan physique quand il vit sans savoir ce qu'il vit, quand la vie « est » par elle-même.

Le progrès intellectuel est accompli quand nous savons tout, sans que subsiste le désir de savoir, l'effort d'apprendre ni la notion que la science existe. C'est l'acces-

sion au monde astral, dans lequel le Savoir est tout, pénètre tout, absorbe tout. Le Savoir est l'atmosphère astrale « Akaça ».

Reste le progrès spirituel ou de justice. Il semble que cette notion soit mieux que les autres facile à saisir. Ne connaissons-nous pas certains hommes qni pensent juste, qui jugent juste, et en quelque sorte sans effort, comme par intuition. Mais encore nous savons qu'ils agissent sous l'influence de faits extérieurs, sous la pression de considérations modifiables. Dans leur conscience se livre le combat du pour et du contre. Le juste ne s'édifie que par contradiction de l'injuste.

Le progrès n'est accompli que le jour où le juste est en l'Ego sans que subsistent ni le désir d'être juste, ni la notion que le juste existe ou peut ne pas exister.

L'Ego arrivé à cet état se trouve donc dans les conditions suivantes : il vit à l'état éthéré, peu importe le mot, sans éprouver le désir de vivre, sans notion de vivre. Il sait, sans désir de savoir, sans effort pour savoir, sans savoir qu'il sait ni que le savoir existe. Il est juste, sans désir de justice, sans effort vers la justice, sans notion que la justice existe ou puisse ne pas exister.

Les Hindouistes disent encore : — Le Nirvâna est ; il n'existe pas.

N'est-ce pas exactement conforme à nos définitions ?

Exister, c'est avoir le désir, l'effort et la notion de l'existence. Etre, c'est être, en absolu, sans relativité.

Dans le Dévakhan, l'Ego existe, parce que la période de la lutte n'est pas terminée. Dans le Nirvâna, l'Ego est dans l'infinie jouissance de l'être, sans notion du non-être.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le désir implique la crainte. En Nirvâna, l'Ego est sans crainte, donc sans désir. L'effort implique la résistance. En Nirvâna, la résistance n'est pas, donc l'effort est inutile. La notion implique l'ignorance. En Nirvâna l'Omniscience détruit la possibilité de l'ignorance.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Maintenant, Dévakhan, Nirvâna répondent-ils, a des réalités, ou n'est-ce là que des visions ingénieuses de métaphysique transcendantale ? Nous l'ignorons et l'igno-

rerons sans doute toujours, car il nous faudrait d'abord résoudre le grand problème :

Pourquoi la vie? Pourquoi le désir? Pourquoi l'effort? Pourquoi la notion ?

Enigme dont Parabrahm a gardé le mot.

*
* *

Le prochain numéro du *Voile* contiendra une intéressante étude sur l'*Astrologie science sacrée;* une *Lettre ouverte à Papus*, au sujet de sa récente brochure : *Peut-on envoûter?* une curieuse pièce de jolis vers, signés Louis Lavigerie, etc.

La Religion universelle : Plusieurs articles sur la *Théonomie* de Ch. Fauvety; *la Femme dans les Républiques idéales*, par Fabre des Essarts; *Néo-fanatisme*, par J. Bearson, etc.

Journal du Magnétisme : Congrès pour le libre exercice de la Médecine.

La Chaine magnétique : Congrès pour le libre exercice de la Médecine.

Annales des Sciences psychiques : *Cas de prémonition et de lucidité,* par le Dr Ermacora; *Phénomènes de télesthésie*, par le prof. S. Venturi; *Observations anciennes de télépathie*, d'après le général Thiébault; *Essai de classification des phénomènes parapsychiques*, par le prof. Boirac; *Compte rendu du Congrès des sciences psychiques de Chicago*, par M. Mangin; *Mouvements d'objets sans contacts*, par le prof. E. Coues.

Annales de Psychiatrie : *Rétention d'urine guérie par le transfert suggestif*, par le Dr Luys; *De l'onychophagie et de son traitement psychothérapique*, par le Dr Bérillon; *Psychoses infectieuses*, par le Dr A. Martin, etc., etc.

On sait aussi avec quel soin et quelle haute compétence sont dirigées ces deux revues, la première par le Dr Dariex, la seconde par le Dr Luys.

La Revue Spirite : *Avantages pratiques du spiritisme; Jeanne d'Arc,* par Stead (traduit du Borderland); *Chez les spirites américains*, par Clémens; différents extraits de journaux étrangers, par H. Pelletier, etc.

Cette revue est aussi mauvaise et aussi mal faite que d'habitude.

LE FLAMBEAU, dans un article intitulé : *France-Belgique*, répond à l'analyse que nous avons faite dans notre dernier numéro d'un article de M. Bouvéry, de la *Paix universelle*, lequel article reprochait à MM. Gony et Paulsen les sentiments peu favorables à la France que ces deux écrivains avaient récemment manifestés. Nous sommes *très heureux* de donner acte à M. Gony de son énergique protestation contre l'accusation portée contre lui, et nous espérons qu'il nous rendra cette justice que nous ne pouvons, en ces lignes, que nous renfermer dans notre rôle d'analyste, sans nous permettre aucune appréciation. Nous renvoyons donc la protestation à M. Bouvéry.

L'ETOILE continue la *Siphra Dzénioutha*, la *Religion Messianique*, les *Lettres odiques ; Notes biographiques* sur l'abbé Roca ; *Usage et abus du spiritisme ;* Extraits de la *Magie pratique*, de Papus ; les *Expériences de Milan*, etc., etc.

Citons encore, pêle-mêle : la *Revista de Estudios psicologicos*, *Revista espiritista de la Habana*, *Luz*, *la Vérité*, *la Lumière*, *Borderland*, *Sphinx*, et tant d'autres dont le nombre et l'importance croissent tous les jours.

*Borderland* sera analysé dans notre prochain numéro.

---

## NOUVELLES DIVERSES

L'année 1894 s'annnonce particulièrement bien sous le rapport de la réalisation intellectuelle au milieu de nous. En outre des études de F.-Ch. Barlet et de Papus, la maison Chamuel prépare une collection des *classiques de l'Occulte* (soit des textes en français avec commentaires) qui débutera par : le *Zoœar* traduit par Henri Château, et le *Miroir temporel de l'Eternité* de Bohme, traduit par P. Sédir. En outre, M. Marc Haven, bien connu de nos lecteurs comme kabbaliste prépare une *Chiromancie traditionnelle*, et Paul Sédir un *Traité d'interprétation des Songes* basé sur l'étude de la lumière astrale.

*
* *

L'Almanach du Magiste. — Cet almanachq, ue nous avons décidé de porter à 100 pages avec nombreuses gravures, ne paraîtra qu'au début de l'année magique, le 20 mars. Nous prions nos correspondants encore en retard de profiter de ce nouveau répit pour nous envoyer une ou deux pages.

*
* *

## SUR PARACELSE

Nous avons beaucoup étudié Paracelse, qui n'est pas toujours bien compréhensible ni intelligible, parce qu'il a soit en allemand, soit en latin une terminologie toute spéciale.

Nous nous proposons de donner ici, de cet illustre hermétiste, deux opuscules aussi rares que curieux :

1° Abrégé *de la préparation des médicaments, avec la manière de les administrer* ; Extrait d'un manuscrit latin de la propre main de Paracelse.

Cet opuscule ne comporte que 6 ou 7 pages et cependant l'auteur dit à la fin : « Le traité de ces préparations semble bref, mais néanmoins il comporte toute la chimie, et le médecin, initié en ces mystères, s'il a quelque aptitude et jugement, portera ses desseins à plus grandes choses en étudiant ces préparations. »

2° *Les XIV livres des Paragraphes,* qui avec les notes et les commentaires dont nous les accompagnons ne forment guère que 50 à 55 feuillets de copie.

E. B.

*
* *

Le dernier numéro de *la Curiosité* de Nice contient un remarquable article de notre collaborateur Ernest Bosc. Ce journal, qui a pris comme sous-titre *Journal de l'Occultisme scientifique*, prendra, nous n'en doutons pas, une grande extension sous peu. Nous en reparlerons du reste prochainement.

*
* *

Un journal catholique de Bordeaux, *la Légitimité*, publie dans son numéro du 7 janvier l'article suivant qui sera, nous l'espérons, un vrai régal pour nos lecteurs.

# Les nouveaux Albigeois

Les hommes de notre siècle ont cru d'abord pouvoir se passer de Dieu et dédaigner sa religion : alors ont pullulé, au grand étonnement des indifférents, les sectes antichrétiennes et antisociales. Toute grande commotion de notre monde politique a été précédée de la diffusion de doctrines anticatholiques. Avant 1789, les mesmériens, les martinistes, les swedenborgiens, ont prospéré à côté des voltairiens et des encyclopédistes ; la Révolution de 1830 a été précédée de la formation des sectes utopistes de Fourier et de Saint-Simon ; la secousse de 1848 a été amenée par les Sociétés secrètes et a coïncidé avec les rapides progrès du spiritisme, né un an auparavant dans une bourgade d'Amérique. Entre 1860 et 1870, les sectaires satanistes ont fait de très grands progrès ; aujourd'hui l'occultisme prétend faire revivre contre le matérialisme les traditions panthéistiques de la maçonnerie abandonnées par un si grand nombre de maçons.

Le spiritisme est devenu une religion ayant ses prêtres, ses néophytes passionnés, ses dogmes et ses rites : l'occultisme, lui aussi, devient une religion : les nouveaux et prétendus révélateurs ont, comme les saints-simoniens, la prétention de s'appuyer sur les résultats des sciences positives, de refaire la société sur d'autres bases et de propager les anciens dogmes albigeois. Oui, la revue l'*Initiation*, dans son numéro de septembre 1893, renferme un décret du « saint synode gnostique » annonçant que le rétablissement de la hiérarchie permet la restauration du symbolisme gnostique, avec le *consolamentum* ou imposition des mains pour remettre les péchés, la *fraction du pain* et l'*appareillamentum* de l'assemblée albigeoise. Ce décret est signé « *Valentin*, patriarche gnostique, primat de l'Albigeois, évêque de Monségur ».

« D'après l'opinion de la secte, dit Alzog, la grâce du Saint-Esprit étant inadmissible, la chute après le *conso-*

*lamentum* prouvait que celui-ci avait été nul dès le principe ; comme cependant les chutes fréquentes des *consolés* ébranlaient la théorie, ces fanatiques finirent par ne plus accorder le *consolamentum*, sauf de rares exceptions, qu'à des malades en danger d'une mort prochaine, ou sous la condition de se mettre *in endura*, c'est-à-dire de se donner lentement la mort, en se privant de nourriture ou en se faisant tirer beaucoup de sang ».

De même, à notre époque, des fanatiques, Américains pour la plupart, se privent de nourriture, sur le conseil des médiums spirites, afin que leur âme acquière la faculté de sortir du corps pendant cette vie ; des francs-maçons s'engagent au meurtre ; des magnétiseurs, comme feu Du Potet, affirment que « tout ce qui est généreux se tue » ; quantité de *médiums* finissent par la folie ou par le suicide, parce que les pratiques du spiritisme qu'inspire Satan donnent le dégoût de la vie et le désir de la mort. Et de tout temps, certaines opérations magiques ont réclamé du sang. On reconnaîtra l'inspiration de celui qui fut *homicide dès le commencement.*

Il appartient à NN. SS. les Evêques de rappeler les condamnations déjà prononcées contre les pratiques du spiritisme, véritable religion de l'Ante-Christ, qui se présente aujourd'hui sous des formes nouvelles. Peut-être qu'un jour Mgr l'Archevêque de Paris jugera bon de patronner quelque Société de théologiens et de savants orthodoxes, ayant pour but d'opposer la vérité catholique à l'erreur occultiste. Il a fallu créer une presse catholique; il faudra un *Groupe d'études surnaturelles*, pour répondre aux erreurs répandues par le *Groupe indépendant d'études ésotériques* fondé à Paris.

La *Croix* et d'autres journaux catholiques parisiens daigneront peut-être mentionner notre vœu, inspiré uniquement par le désir de voir se former un groupe de chercheurs orthodoxes.

Un Lecteur.

*
* *

Signalons aux amateurs de curiosités littéraires et bibliophiliques la légende du *Pêcheur d'anguilles*, de notre collaborateur Léon Riotor, éditée à un nombre très res-

treint d'exemplaires par la collection artistique de *La Plume*, 31, rue Bonaparte.

Le *Pêcheur d'anguilles* est précédé d'un étrange et spectral dessin de Georges de Feure.

*
* *

## Une Petite Infamie

(L'HISTOIRE DES TALISMANS)

---

Plusieurs de nos correspondants de l'étranger nous signalent une manœuvre que nous n'hésitons pas à démasquer. En 1889, au moment de l'Exposition universelle, des Orientaux avaient en leur possession de très curieuses médailles revêtues de caractères hiéroglyphiques dont on nous pria de rechercher la signification. Après huit jours de travail à la Bibliothèque nationale, nous découvrîmes que ces médailles étaient d'anciens talismans, et nous demandâmes, pour seul prix de nos recherches, qu'on voulût bien imprimer la mention suivante :

« Les caractères recouvrant cette médaille ont été EXPLIQUÉS par la direction de *l'Initiation*, 58, rue Saint-André-des-Arts, Paris. » C'était faire payer notre travail en publicité pour notre revue.

A cette époque, le *Groupe Indépendant d'études ésotériques* n'existait pas : il fut fondé en décembre, et ceci se passait en juin.

Or voilà cinq ans que cela s'est passé, et depuis ce temps, à notre insu et en évitant toute publicité, un individu répand le bruit *que nous vendons*, *moyennant cinquante ou cent francs*, *des talismans* et exhibe à l'appui de son dire une des médailles qu'on nous a données à déchiffrer. Il nous a fallu cinq ans pour apprendre cette infâme calomnie, et nous n'avons pas tardé, dès lors, à connaître l'auteur de cette manœuvre. Nous prévenons donc cet individu qu'il s'agit là d'une diffamation caractérisée ; que deux témoins suffisent pour le faire traduire devant les tribunaux compétents (dont il est du reste coutumier) et que notre charité et notre indulgence sont grandes;

mais qu'elles n'iront pas jusqu'à permettre qu'on essaye de jeter le discrédit sur notre œuvre et de salir notre honneur. Nous avons dit dans tous nos ouvrages que vendre des talismans, en leur attribuant un autre caractère que l'intérêt archéologique, c'était faire une escroquerie, et nous répétons encore cette affirmation. Les oiseaux de nuit craignent la lumière du soleil; voilà pourquoi nous pensons en avoir fini avec cette ridicule affaire. Si la plaisanterie continue, nous chargerons les tribunaux de la suite. *A bon entendeur, salut.*

PAPUS.

## NÉCROLOGIE

DONALD EDOUARD ALEXANDRE MAC-NAB

Nous venons de recevoir la nouvelle de la mort d'un des hommes qui ont le plus contribué à l'étude des hautes doctrines de l'ésotérisme en ces dernières années. M. Alexandre Mac-Nab, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les savants travaux sur les deux inconscients parus dans l'*Initiation*. De même, le *Lotus* (rouge) avait publié une série d'expériences des plus scientifiquement conduites par le même auteur. Quoique Mac-Nab n'ait pas appartenu à nos groupes, nous ne voulons pas que sa mémoire disparaisse, et nous signalons son œuvre à tous les historiens du spiritualisme contemporain.

*Le Gérant :* ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS



RENÉ CAILLIÉ

LE

# Poème de l'Ame

(POÈME INITIATIQUE)

PREMIÈRES AMOURS. — SOUVENIRS ET RÊVES
A TRAVERS LES CŒURS
TRIOMPHE ET JOIES. — LA GRANDE ÉPREUVE
APOTHÉOSE DU COUPLE ANDROGYNE
*Ego sum resurrectio*

**Orné de trois pantacles**
**Et accompagné de deux mélodies pour piano et chant**

PRIX : 3 fr. 50

*Nous avons annoncé cet ouvrage dont nous publierons un compte rendu spécial dans notre prochain numéro.*

# L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
*14, rue de Strasbourg, 14*
*PARIS*
DIRECTEUR : PAPUS ✠, 0 ✠
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
3, *rue Racine*, 3
*PARIS*

| | | |
|---|---|---|
| FRANCE, | un an. | 10 fr. |
| ÉTRANGER, | — | 12 fr. |


RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction.* Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la direction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 3, rue Racine.

ETRANGER. — Envoyer tous les échanges à la direction, 14, rue de Strasbourg, Paris.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.